

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 73 novembre - décembre 2020

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Vous avez dû remarquer que dans notre société il existe des bons apôtres qui prônent le « politiquement correct » et s'imaginent qu'ils vont changer le monde en interdisant certains mots ou en proposant de déboulonner des statues. J'ai donc une chanson de Goulebenéze à soumettre à leur verdict (voir page 13). Puisque le ridicule ne tue pas, on peut bien s'amuser un peu.

Dans ce numéro, un peu d'histoire de notre région. Nous allons chercher à débusquer la villa où vécut un riche Gallo-romain du nom d'Ausone. Beaucoup plus ancien dans le temps, nous vous proposons une étude intéressante sur les mégalithes, par Jean-Michel Hermans.

Pour le reste, comme d'habitude, nous n'oublions pas la langue saintongeaise, avec certaines expressions coquines, et un texte très poétique en langue poitevine de Raymond Servant. Et bien entendu un nouveau « Kétoukolé ». Enfin de nombreuses vidéos illustrent *thieû liméro*.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Mais où est donc la villa d'Ausone ?	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
Cheval d'enfer (6 ^{ème} et dernière partie)	Jean-Bernard Papi	5
Encore une histoire de goret	Jean-Jacques Bonnin	8
Toponymes liés aux mégalithes	Jean-Michel Hermans	9
Châtaigniers (parler du Poitou)	Raymond Servant	11
Un livre à vous conseiller : « Conversation avec l'ancêtre » de Michel Téodosijévic	Michelle Peyssonneaux	12
Le coin des fines goules : fricassée de St Jacques à la charentaise		12
Faut-il interdire une chanson de Goulebenéze ? Vidéo	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	13
Le coin des poètes		14
Expressions du patois saintongeais : Pâques avant les Ramiàs	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	15
Histouère dau temps des fauches, ou coument jh' l'ai éyue Vidéo	Goulebenéze	16
Le mât phallique	François Julien-Labruyère	17
Quelques alexandrins de circonstance	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	17
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	18
Les histouères à Pierre Dumousseau Vidéo		21
La drague Vidéo	Joël Méchain (Mouin-nez)	21
Coument jh'ai t'oyut in grand-père	Odette Comandon	22
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	24
La mouéssouneuse-batteuse	Charly Grenon (Maït' Gueurnon)	25
La motte en scène (spectacles du territoire de Matha)		25
Nos lecteurs nous écrivent Vidéos	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	26

Mais où est donc la villa d'Ausone ?

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Decimus Magnus Ausonius, né en 309/310 à Bazas ou à Bordeaux, mort vers 394/395 dans une villa située entre Langon et La Réole, est un homme politique, homme de lettres et pédagogue gallo-romain de la période du Bas-Empire, proche de l'empereur Gratien ; il fut notamment préfet du prétoire des Gaules en 378*.

Il est le fils de Julius Ausonius, médecin, puis préfet d'Illyrie, puis archiatre de Valentinien I^{er}, et d'Æmilia Æona, tous deux membres de familles de propriétaires fonciers du Sud-Ouest de la Gaule.

Il épouse Attusa Lucana Sabina, fille du sénateur Attusius Lucanus Talisius. Il a un fils, Hesperius.

Il hérite de ses parents une fortune constituée de plusieurs domaines (on lui en connaît six) répartis dans la vallée de la Garonne entre Bordeaux (*Burdigala*), Bazas (*Cossium*) et Marmande.

Mais il possède également une villa au pays des Santons. Cependant le mystère demeure. Où était-elle située ?

Ce domaine saintongeais, Louis Maurin, dans « Histoire de l'Aunis et de la Saintonge », pense qu'il l'a acquise par son mariage. Son beau-père, ainsi que sa belle-sœur, Attusia Lucana Talisia, et son beau-frère, Erminucius Regulus, étaient enterrés « en terre de Saintonge ».

C'est grâce à la correspondance qu'il a entretenue avec ses amis que nous avons connaissance de l'existence de cette villa. Mais les descriptions qu'il en donne ne permettent pas de se faire une idée précise sur son emplacement.



Selon la tradition cette statuette, conservée à Auch, représenterait le poète

A Tetradius, un ancien élève, qui se trouve à *Iculisma* (Angoulême) il écrit en l'an 379 : « Ô toi, dont la verve féconde est nourrie de charmantes saillies ; Tetradius, toi qui as soin que tes pages acerbes ne manquent ni d'enjouement ni de douceur ; qui, par un heureux mélange du fiel et du miel en tes vers, combats la torpeur de la Muse ... pourquoi, lorsque je suis si près des murs des Santons, m'éviter comme autrefois la jeunesse romaine fuyant à la vue des bœufs de Lucanie ... »

Je brûle de contempler les traits de mon élève, et de jouir à souhait de son esprit. Avec bien du regret autrefois j'ai dévoré la nécessité de ta première absence : les dures fonctions de l'enseignement te retenaient enfermé dans *Iculisma*, et je voyais avec douleur les trésors des Muses enfouis dans ce lieu écarté et solitaire ».

C'est la première fois que l'on trouve dans un texte le nom d'*Iculisma*, ville nouvelle dans laquelle enseigne Tetradius, mais qui est loin d'avoir la notoriété de *Mediolanum* (Saintes) et *Burdigala* (Bordeaux) : lieu écarté et solitaire.

Cette lettre nous apprend que la propriété d'Ausone est près des murs de *Mediolanum*, mais en dehors du faubourg de la ville. Cela bat en brèche l'hypothèse du chanoine Lacurie, qui la situait dans le faubourg Saint-Palais à Saintes.



- 1) Enceintes fin XIIIè début XIVè siècle
- 2) Enceintes plus tardives
- 3) Villes où une enceinte n'est pas attestée
- 4) Principales voies
- 5) Limites de provinces

* Ne pas confondre avec l'évêque d'Angoulême Ausone, né à Mortagne sur Gironde (4^{ème} siècle)

Mais c'est surtout avec un de ses anciens élèves, Axius Paulus, qu'il entreprit une abondante correspondance. Dans une de ses lettres, il le presse de le rejoindre dans son domaine des Santons, alors que ce dernier est en Bigorre, « *isolé dans sa terre solitaire de Crebenus, un pays sans vignoble* ».

Il lui écrit : au pays des Santons, « *tu trouveras chez moi les dons de Demeter aux fruits splendides, et des porcs bien en chair, et puis de larges coupes si tu veux mêler le nectar d'un bon vin ...* ».

Ces quelques lignes montrent qu'Ausone est propriétaire d'une riche villa, dans laquelle il possède des vergers, un élevage de porcs, et des vignobles, même si, comme il le dit par ailleurs, il fait venir des vins de ses domaines bordelais afin d'améliorer la qualité du vin local.

Or nous dit Louis Maurin, « *pour évoquer la résidence du Maître, la pars urbana où il recevait ses hôtes, la Saintonge n'offre aucune ruine comparable aux fastueuses demeures seigneuriales des pays de la basse Garonne ou de l'Adour, jusqu'à la découverte récente, à Jonzac, d'une grande villa rurale ...* »*.

Ausone précise que son domaine est situé au *Noverus pagus*, séparé de *Burdigala* par trois fleuves et trois plateaux élevés. On peut donc conclure que son domaine est au nord du fleuve Charente.

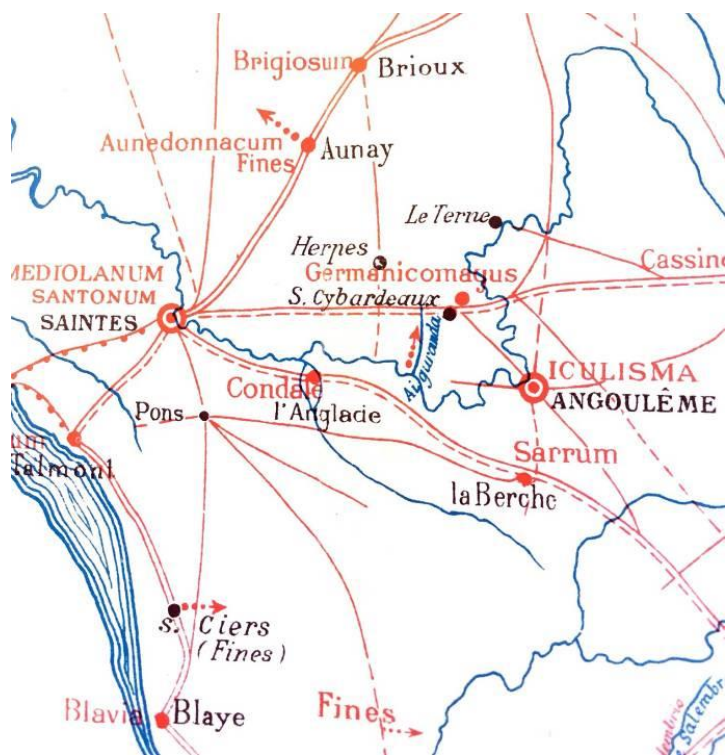
Cette villa était voisine de Saintes, mais pas très proche car lorsqu'Ausone invite son ami Paulus à un banquet à *Mediolanum*, il annonce qu'il fera porter, depuis sa villa, du vin sur un char à deux chevaux.

Enfin on peut supposer qu'elle était voisine d'une agglomération importante, car à proximité il y avait des thermes appelés *Marojalum*.

Telles sont donc les informations dont nous disposons. A partir de là, plusieurs auteurs ont émis des hypothèses. Les premiers savants qui ont traité cette question ont situé la villa près de Royan. Mais cette identification ne tient pas la route, car Royan n'est pas au nord du fleuve, et le paysage est loin de correspondre à la description qu'en fait Ausone : des coteaux couverts de vignes, des champs fertiles, des grands bois, des prairies verdoyantes, un ciel clément, un éternel printemps.

Chaudruc de Crazannes et La Sauvagère situent la villa près du camp romain de Toulon, à proximité de la côte. Mais cette localité n'est pas, elle non plus, séparée de Bordeaux par trois fleuves.

Plusieurs auteurs dont Bourignon, Massiou et Vinet proposent Les Nouillers, près de Saint-Savinien, entre la Charente et la Boutonne. L'origine du nom *Novelus* (Nouveau) *iaciem* (défrichement) a une certaine affinité avec *Noverus*. Pourquoi pas ?



L'abbé Brodut, dans son « Histoire de Tonnay-Charente » a proposé le hameau de La Noue, dépendant de cette commune. Il signale le village de Luxan, qui tirerait son nom de la villa *Lucaniaca*, appartenant au beau-père d'Ausone. Cette explication repose sur des bases bien fragiles.

Enfin Louis Canet dans son ouvrage « L'Aunis et la Saintonge (1^{er} volume), datant de 1933, propose un lieu proche de la localité des Bouchauds (St Cybardeaux), sur la *via Agrippa*, où se situe un amphithéâtre gallo-romain très important, à une cinquantaine de kilomètres de Saintes.

Canet argumente en précisant qu'à cet endroit coule la Nouère, affluent de la Charente, dont le nom s'apparente à celui de *Noverus*. Il écrit : « *Le pagus Noverus semble désigner un canton, un pays avec de nombreux domaines, donc, à notre avis toute la vallée de la Nouère et même plus* ».

À proximité se trouvait le bourg de *Germanicomagus*, très fréquenté, et pas très loin un endroit appelé Mareuil, qui pourrait correspondre à *Marojalum*.

Louis Canet conclut en précisant que la description du paysage correspond à celle qu'en fait Ausone dans sa correspondance à Paulus. Mais, dit-il en toute modestie, ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres.

Voilà, amis lecteurs, ce que j'ai dégotté comme informations sur le lieu possible de la villa d'Ausone en Saintonge. Mais ce ne sont que des hypothèses, sans preuve sérieuse. Alors, à vous de jouer les savants détectives. Relisez la correspondance d'Ausone et tentez de proposer des lieux possibles.

* Une villa gallo romaine vient d'être découverte à Saint-Jean d'Angély.

Cheval d'enfer (6^{ème} et dernière partie)

Jean-Bernard Papi



Je n'avais jamais assisté, du sol, au combat inégal de l'homme contre l'avion. Les roquettes, de la taille d'une baguette de pain, portaient des barillettes accrochées sous les ailes par salves de trois ou quatre. Au sol, les corps comme frappés par d'énormes marteaux, sautaient à des hauteurs prodigieuses, disloqués, parfois coupés en deux ou trois. Les débris de terre, de roches et de chairs sanglantes retombaient ensuite en pluie et nous aspergeaient, le tirailleur et moi. Les fellaghas défendaient leur peau avec courage et continuaient à tirer, mêmes blessés. On ne respirait plus qu'un air saturé de poudre, les détonations se suivaient sans interruption, dominées par les coups sourds du pirate et les explosions sèches des roquettes. Il y eut comme une accalmie et les coups de feu cessèrent soudain. Peut-être qu'un officier, qui supposait que les fellouzes étaient morts ou allaient se rendre, donna l'ordre de cesser le feu. Peut-être qu'aussi tout le monde en avait marre de tirer. Un T6 se détacha pourtant du ciel où ils étaient collés et plongea vers nous dans un impeccable piqué d'école. Un fellagha de l'équipe d'Ahmed, à demi nu, se dressa alors sur ses jambes. Il tenait le fusil-mitrailleur 24/29 qu'il posa dans la fourche de deux maîtresses branches d'un petit pêcher proche. Il visait le T6 qui glissait vers lui, comme sur

un rail. Je m'étais mis debout.

– Redresse, Marc. Je suis là, vivant ! Redresse au nom de Dieu !

Le fusil-mitrailleur tressautait sur sa branche, éjectant ses douilles. Un nuage bleu coulait du tireur jusqu'au sol tandis que l'avion oscillait faiblement d'une aile sur l'autre. Il faisait feu vers le tireur, de ses deux mitrailleuses. On sentait que chacun était arc-bouté sur sa détente. Tout d'un coup, j'ai vu des petits bouts de tôle qui s'envolaient de l'avion, comme si on les lui arrachait. Des épilures grandes comme ma main. Puis la verrière explosa. L'avion fila alors au-dessus de ma tête et disparut dans mon dos. Sans bruit, comme une pierre jetée du ciel. Un énorme impact secoua le sol. Je ne m'étais pas aperçu que mon tirailleur était mort. Il gisait le nez dans le fossé, une balle dans la tempe. Les hommes de Georges étaient là. On m'entourait, on me palpait, on me détachait les mains. J'avais du sang en quantité paraît-il, sur mon dos, mais pas de blessure. Le sang du tirailleur probablement. J'étais hébété. Deux fellaghas seulement n'étaient pas morts. Dont Ali, indemne, qui me tendit en passant, tandis qu'on l'emmenait, la carabine US M1. Le gars du FM était toujours accroché au pêcher, le haut du corps en bouillie. Il n'était pas nécessaire que je me rende auprès de l'avion. Je savais que le pilote était mort. J'arrêtai Riguet, un lieutenant de chez Georges, un ancien fellouze lui aussi.

- Je voudrais que l'on enterre ce gars selon les usages musulmans. Je lui montrai mon tirailleur. C'était un bon gus ! Un ancien des tirailleurs algériens, plein de médailles.

Riguet acquiesça tandis que les cadavres étaient chargés sur un camion. J'avais ramassé la mallette du padre qui ne m'avait jamais quitté, un geste réflexe. J'attendais, les jambes pesantes et la tête emplie de brouillard que les gars chargés d'aller inspecter les débris de l'avion, reviennent. Georges Grillot se tenait près de moi et me parlait. Au bout d'un moment j'ai fini par comprendre ce qu'il voulait.

- C'est quoi cette mallette...?

- Un souvenir.

Un lieutenant de la légion est arrivé sur ces entrefaites. Il revenait de l'avion et ramenait quelque chose dans son béret. Il l'a posé devant nous, sur un capot de jeep. C'étaient les plaques d'identification et les gris-gris de Marc. Et je le savais.

Marc a été enterré à Saintes. À deux pas d'arènes en mauvais état, orgueil de la ville avec un arc de triomphe, tous deux gallo-romains, où batifolent les touristes par beau temps. Auparavant, il y a eu une cérémonie religieuse à Tiaret avec remise de médailles. Sa mère et Mireille étaient présentes. Il y avait aussi un homme encore jeune et bien élevé qui les accompagnait et leur donnait le bras. C'était un ami proche, un libraire à ce que j'ai cru comprendre. Il m'a semblé qu'il portait beaucoup plus d'attention à la mère qu'à la fille. Il m'a serré longuement la main : "J'ai souvent entendu parler de vous..."

Je m'attendais à des reproches, à des invectives de la part de la mère. Et bien, non ! La douceur même. Elle tremblait de douleur et reniflait son chagrin en se pelotonnant contre moi. J'ai refermé mes bras comme sur un flocon de neige. J'avais envie de lui crier : " Mais enfin, si je ne lui avais pas demandé de venir ; si je n'avais pas tiré sur les légionnaires ; si je ne m'étais pas stupidement planté dans la montagne avec mon avion, Marc serait encore vivant ! "

Je serrais les dents et ne dis rien. Elle me supplia de passer les voir, à Saintes. " C'est comme si vous étiez mon fils maintenant..." J'ai promis. Mireille m'a embrassé tendrement. Elle n'avait plus son appareil dentaire. J'ai rendu la mallette au successeur de l'aumônier. Un grand jeune homme brun qui sortait du séminaire. Il me ressemblait, même taille, mêmes yeux bleus. Pure coïncidence. Il en a fait l'inventaire, puis m'a tendu la chasuble avec un sourire. « J'ai la mienne... » a-t-il dit. Je lui ai demandé si l'avion le rendait malade.

Il m'a assuré que non, mais qu'il préférerait attendre un peu avant d'aller visiter les détachements. Cependant, si j'étais d'accord, c'est avec moi qu'il irait. Déjà une inclination à devenir martyr.

On a enseveli l'aumônier à Tiaret, dans le cimetière chrétien. Il ne semblait pas avoir de famille proche, juste des amis qui étaient venus en nombre. Celui qui a dit la messe le connaissait de longue date et m'en a parlé ensuite, plusieurs heures durant, comme d'un saint.

Il m'a invité dans le monastère où il est abbé... Je crois que je vais y aller, simple curiosité, durant quelques jours, ou quelques semaines. Le capitaine médecin dit que ça me fera du bien de me reposer. Le monastère du copain de feu l'aumônier est situé un peu à l'extérieur d'un village, au bord d'une rivière et à quelques kilomètres de Poitiers. Il abrite des bénédictins et on y fabrique des émaux réputés, comme d'autres moines ailleurs fabriquent de la liqueur ou des savonnettes.

J'ai été accueilli par l'abbé en personne qui est venu me chercher à la porte. Avant le repas, et après m'avoir lavé les mains et un pied, il m'a serré dans ses bras devant la centaine de moines présents, comme s'il retrouvait un frère égaré. J'ai la chambre de Paul Claudel, celle qu'on lui réservait lorsqu'il venait faire retraite, d'après ce que l'abbé m'a dit. En vérité une cellule ordinaire aux murs blancs comme il se doit, avec un lit de soldat étroit et un pichet d'eau pour se laver. Et un grand crucifix qui ne vous quitte pas de l'oeil, accroché en face du lit. Je peux entrer dans la bibliothèque du monastère quand je veux et un frère lai fera mon ménage. Chez eux, on mange les produits de leur ferme et on boit le vin de leur vigne. Un paradis écologique. Sans filles, naturellement, sauf le dimanche à la grande messe, derrière des grilles. Moi, qui suis laïc, j'ai le droit de les regarder, alors je les regarde, mais avec une certaine indifférence. Le monde est loin dont on perçoit difficilement et à certaines heures seulement, le seul bruit qui le rappelle : le son d'une maigre cloche quelque part dans la campagne. Un son si chétif qu'on la dirait mourante. Mais suffisant pour que je me souvienne qu'elle existe, cette cloche, dans un village peuplé de gens qui triment, qui aiment et se reproduisent. J'assiste et participe à toutes les prières, même à celles de deux heures du matin. Les Vigiles. J'aime le chant grégorien et les moines chantent comme des fous de musique, à plein ventre. Comme s'ils avalaient des flots de notes et s'en nourrissent.

Pendant les offices, je repense à l'aumônier et à la manière dont on l'a tué. Je pense aussi à ce qui me serait arrivé s'il n'avait pris ma place. Avait-il compris que les fells avaient échangé, involontairement, nos personnages ? À chaque fois, je me demande si le blanc-bec qui l'a égorgé l'a fait rapidement et proprement. Sans qu'il souffre. Mais comment le savoir puisque tout le monde est mort. Je songe aussi à mon ami Marc et je me dis qu'il aurait pu éviter cet absurde piqué final. Peut-être me croyait-il mort et voulait-il me venger ? Peut-être voulait-il mourir à son tour ? Peut-être voulait-il faire le malin, tout bêtement ? Un grand moine chauve entre deux âges ne me quitte pas, je lui raconte mes souvenirs. Entre deux offices, nous devisons tranquillement en suivant de longs couloirs ensoleillés, ou assis sous des arbres tièdes. On se lave les pieds dans la rivière, toujours en bavardant, on discute autour de bouquins qu'il me demande de lire.

– « Il y a temps de tuer et temps de guérir, temps d'abattre et temps de bâtir », me répète-t-il souvent. Et encore : « Les hommes meurent comme des bêtes et leur sort est égal. Comme l'homme meurt, les bêtes meurent aussi. Les uns et les autres respirent de même, et l'homme n'a rien plus que la bête : tout est soumis à vanité... » Il me dit aussi que je suis un protégé de Dieu. Ce que je commence à croire, au fur et à mesure où je réfléchis à ce qui m'est arrivé. Je les regarde faire leurs émaux. Je crache moi aussi sur la plaque de cuivre pour faire tenir les poudres. Il paraît que ma salive est tout à fait convenable. Ils travaillent pour Picasso, pour Matisse. Admirable. Je me suis acheté un coq signé Picasso.

Un soir, dans le lit de Paul Claudel, j'ai pu bander de nouveau. Un mouvement naturel, si je puis dire. Le lendemain, j'entendais plus nettement la cloche dans la campagne et j'avais des envies d'aller au cinéma, de boire un verre à une terrasse de café, d'inviter une fille à danser. Avant de partir, j'ai écrit à madame Messer, sur du papier à en-tête du monastère. C'est tout ce que j'avais. Une belle lettre triste dans laquelle je lui demandais pardon. Pour ne pas qu'elle s' imagine que j'étais entré au couvent, je lui ai raconté la stricte vérité à mon sujet. Le vrai roman de ma vie depuis le viol jusqu'à aujourd'hui, sans oublier les fellouzes, Marc et l'aumônier. Cela m'a soulagé.

J'ai dit au revoir à l'abbé et aux moines. Je les sentais un peu déçus. Quoi, je demeurais en leur compagnie une bonne quinzaine de jours, je priais avec eux, je mangeais avec eux et pendant le repas j'écoutais le lecteur avec attention, cela sans qu'une seule fois Dieu ne me fasse signe de rester ? Le grand moine m'avait posé cent fois la question : « Vous sentez-vous aujourd'hui plus proche de Dieu, mon fils ? » comme si j'étais un alpiniste se rapprochant pas à pas du sommet. Eh ! bien non, je n'avais pas été touché par cette grâce, Dieu me prévoyait sans doute autre chose. En fait, je n'avais plus jamais ressenti l'extraordinaire présence qui m'avait un instant subjugué, lors de ma crise de larmes. Je quittais cependant ce monastère si confortable avec un petit pincement au cœur.

J'étais attendu dans la famille de Marc. Aussitôt nous sommes allés au cimetière, tous les trois. Jolie tombe, très émouvante et très fleurie. Mais j'aurais préféré Marc vivant, je le leur ai dit, et tout le monde s'est mis à pleurer. J'ai retrouvé ma chambre avec ses rideaux et ses draps fleuris et gais. Le matin, tout comme avant, Mireille m'apporte mon petit déjeuner au lit. Maintenant, j'aime bien. Elle arrive en peignoir, toute pomponnée, lustrée comme un chaton et son oeil noir pétille. Moi, je bande comme un ogre sans arrières pensées. Elle m'emmène souvent au bord de la Charente qui est à deux pas. Nous nous asseyons sur un banc, près des quais déserts et nous ruminons nos souvenirs, échoués côte à côte comme deux morceaux de bois.

Finalement, à part les batifolages du matin, le seul lien qui nous unit, c'est la mémoire de son frère. Je le lui ai dit et elle en est convenue. Je m'empiffre aussi, couvé par sa mère qui trouve que j'ai mauvaise mine, qui me tâte les côtes et me prend le pouls pour un oui ou pour un non. Il est loin le temps où elle me regardait de haut et me parlait à peine. Je plante aussi quelques clous pour rafistoler ici ou là, j'ai peint la grille d'entrée et je tonds le jardin ... Souvent, l'homme qui les avait accompagnées à Tiarét vient nous voir. Il arrive le soir, joue aux cartes avec nous et nous parle des livres qu'il a lus, va dormir avec madame mère, et repart le lendemain autour de midi.

Quelque chose s'était réveillé et se tortillait de plus en plus en moi, comme un serpent sortant de son hibernation. Tout à la fois une absence douloureuse, un déséquilibre dont j'ignorais l'origine et une envie inassouvie. Je finis par me morfondre et perdre l'appétit. Je pensais de plus en plus souvent au T6 qui, malgré qu'il m'ait abandonné chez les fellouzes et se soit planté avec Marc, m'emmenait d'ordinaire si gaillardement à la bagarre. Avant que je ne quitte Tiarét pour Paris-Le Bourget, le Grand chef m'avait affirmé que la commission d'enquête avait conclu à un accident qui ne m'était pas imputable. Je m'étais rapproché du sol par nécessité. On ne disait pas que c'était de la faute de ce pauvre aumônier, mais presque. Je conservais donc mon macaron, mon brevet de pilote n'était pas remis en cause. Il se trouve aussi que je découvre, et trop facilement à mon gré, les traces surabondantes de Marc. Dans la maison naturellement où chaque détour de couloir, chaque pièce, chaque arbuste et brin d'herbe me le rappelle, avec beaucoup d'insistance parfois. À telle enseigne que je soupçonne les deux femmes d'en rajouter. Sciemment, pour une raison que j'ignore, peut-être pour me montrer la vanité de toute œuvre humaine et de tout engagement pour une cause. Pour, en fin de compte, m'obliger à quitter l'armée et à rester auprès d'elles. Cultiver leur jardin en leur compagnie.

En rentrant à Tiarét, il était prévu que je retrouve ma place dans notre détachement à Saïda, auprès de Varron, Bouin et Saubat. Ce dernier, tout à coup chaleureux, m'avait accompagné jusqu'au Nord 2501 qui me ramenait en métropole pour me dire que finalement, Bouin et lui pensaient que j'avais l'étoffe d'un très bon pilote. Et qu'ils souhaitaient que je revienne parmi eux. Il avait reconnu que Marc était un bon pilote aussi, mais que malheureusement il était moins bon que moi puisqu'il était mort et que dans ce métier il fallait être vraiment très bon pour survivre. Et patati et patata... Alors, j'ai décidé de retourner là-bas, près d'eux. J'étais désormais persuadé que je n'étais fait ni pour être moine, ni pour jouer au Candide saintongeais aux côtés de Mireille et de sa mère. J'étais un soldat, j'étais fait pour ça, bordel. Je n'étais rien d'autre qu'un soldat, un peu minus du caberlot peut-être, comme ils le sont tous. De la chair à canon, comme on disait chez les anciens. En vérité, je regrettais Ali et le tirailleur. Tout bonnement. Ça m'avait sauté aux yeux dans le train qui me ramenait à Paris. J'étais là, bien calé sur la moleskine, les bras ballants et l'esprit vagabond, entouré de gens qui paraissaient importants et qui feuilletaient des journaux où l'on disait les mêmes choses depuis l'invention de l'imprimerie. Ces gens-là, qui se remplissaient la cervelle avec componction oubliaient, j'en étais persuadé, ce qu'ils avaient lu dans les dix minutes qui suivaient, comme l'on oublie le goût du thé une fois la dernière gorgée bue.

Moi, je ne voulais pas oublier. Avec les fellaghas, j'avais vécu cinq jours épouvantables, mais je les avais vécus, au sens énorme du terme. Seconde après seconde, sans en gâcher une seule. Je me souvenais encore de chacune et, parole, je brûlais de pouvoir les revivre de nouveau. Prisonnier, j'avais pu mesurer le poids et la saveur de cette vie, héritée en quelque sorte du padre. Non pas sa valeur, car la vie à une valeur déterminée pour un vieillard, un grand de ce monde où un criminel. C'est même la société qui la fixe, comme pour une marchandise. Mais sa densité, sa pression, ce qui fait qu'elle est en vous comme une eau tumultueuse remplissant tous les interstices.

– Méfie-toi, m'avait dit le grand moine, Dieu peut un jour te retirer sa protection. Exactement comme un impresario laisse tomber l'artiste dont il a épuisé la veine créatrice.

Malgré cet avertissement, j'étais de tous les coups de feu, de tous les assauts. Je cavais vers l'enfer. J'étais devenu comme ces chevaux sauvages, ces camarguais gavés de jusquiame que j'avais vus, enfant, galopant dans tous les sens, comme fous à lier et qui avaient fini par se noyer dans la mer. Jusqu'au jour où une lettre, dont je reconnaissais l'écriture est arrivée d'Angoulême. Elle me fixait un rendez-vous dans un petit bois sur la route de Jarnac et me suppliait, cette fois, de prendre mon temps. Alors, que voulez-vous, j'ai ramassé mes cliques et mes claques et dans l'avion qui me ramenait en France, je me suis dit que reprendre mes études sous la direction d'un professeur de talent serait le genre de vie qui désormais m'irait comme un gant.

Ne cherchez pas à bâtir une fin plus ou moins heureuse à cette histoire ou à trouver un dénouement qui vous convienne : pour ce genre d'homme, la guerre ne s'arrête jamais c'est même leur raison d'être.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Publications de l'Ajhasse désencruchée

Le liméro n° 31 de l'Ajhasse Désencruchée est paru :

Seuguez thièle riorte: <http://ajhassedesencruchee.e-monsite.com/pages>

Vous en rêviez, Albertine l'a fait !

Un petit parcours pittoresque pour s'initier à la langue saintongeaise, p'r que les drôles puissiant qu'neutre nout' jhabrail, et pour ceux qui qu'neussant puissent musser dans les palisses de la langue régionale.

Comme d'habitude, pour l'obtenir, in imaille à ajhassedesencruchee@orange.fr, bintou à la Librairie Jaufre Rudel de Blaye, sinon, Les Editions du Net, Amazon, Prime, et toutes les bonnes pharmacies ...

Encore une histoire de goret Jean-Jacques Bonnin

Mon ami Christian, menuisier charpentier de son état m'a raconté cette petite histoire.

Il avait été appelé à Cognac par un commerçant, pour qu'il fasse quelques réparations urgentes à la devanture de son magasin qui menaçait ruine.

« O y avait des creux dans l'bas de sa devanture ! »

Deux panneaux du bas à changer, les moulures et la plinthe mangées par l'humidité, la merule et les cussons*, à remplacer, en faisant de belles coupes en onglet et de précises entures. Il avait donc « éparé » son tail sur le trottoir d'une paisible avenue, escabeau, tréteaux, diverses boîtes à outils et à fournitures, et quelques planches de « châgne et de sap ».

Le marteau, la chignole, la biroune**, la vastringue et le rabot allaient bon train.

I vous cause d'un temps où qu'le connaissant point thiellés outillaghes électroportatifs, coume i disant à neu, dans thiellées réclames.

A c'theure il auriant ben tout ébouillé thielle vitrine, et envoyé les mourças à la décharghe et r'fait tout à neuf.

Et thiellés chétis technocrates, coume y s'appelant z'entre eux, y vous causant de réemploi et de recyclaghe coume s'il aviant découvert le fil à coper le beurre et la corde à déteuvirer le vent.

Pour rendre plus mélodieux le chant de l'égoïne ou de la scie à dos, et les empêcher de « siler », et surtout pour obtenir un travail plus aisé et plus efficace, il passait sur les lames le « bit'd'goret » qu'il s'était procuré auprès d'un de ses clients, charcutier ou paysan, et qu'il tenait à portée de main sur une caisse.

Au dire des spécialistes, il n'y avait pas en effet de meilleur lubrifiant pour les scies, qu'un bit'd'goret, que mon vieux compagnon, le Père Benoît, ancien charpentier de marine, appelait pudiquement une « queue de goret » (sauf vot'respect).

Et quand il vous expliquait comment « o faut t'nir sa goujhe », on n'avait aucun doute sur ses origines.

Selon lui, pour que l'objet soit efficace, il fallait en outre, qu'il ait été dérobé « subrepticement » pendant les préparatifs de cette concélébration rustique et paienne qu'était le « r'pas d'goret ».

L'ami Christian était donc occupé à préparer et ajuster ses bouts de bois, quand apparut, dans un nuage de poudre odorante, une belle dame en tailleur, arborant chapeau à voilette, foulard de soie, sac en croco et talons hauts.

La précédait, tel un page, un minuscule basset (teckel ? chihuahua ?) qui faisait tinter une aigre clochette à son collier.

Soudain, le petit chien, abandonnant son digne maintien, et toute honte bue, bondit sur la caisse à outils, et s'enfuit de toute la vitesse de ses courtes pattes, le lubrifiant à scies en travers de la gueule.

A l'appel que la dame lança pour arrêter Mirza, les passants se retournèrent. C'est sous leur regard amusé, à la limite de la goguenardise, que la dame, ayant rappelé sa bête, tendit à mon ami, d'une main gantée d'Hermès, et fleurant bon le Cuir de Russie, le corps du délit, tenu délicatement entre deux doigts.

Seul, un je ne sais quoi, dans le regard et le sourire, montrait clairement que la dame savait « à quoi o sarvait avant », connaissait la destination première de l'objet ...

* *cusson ou cussou (oc) vrillette du bois ou charançon : des monghettes cussonnées. Beumoncio ! O l'est ben chéti !*

** *biroune : vrille. Je n'ai trouvé le mot dans aucun dictionnaire ou glossaire, mais je l'ai entendu employer dans la région de Châteauneuf : « Thieu gars, il a les œils pointus coume un marchand d'birounes ».*

Toponymes liés aux mégalithes

Jean-Michel Hermans

Ethnologue de formation, Jean-Michel Hermans est passionné par la civilisation des mégalithes. Il prépare un ouvrage aux éditions du Régionalisme à Cressé, dont le Boutillon vous parlera lors de sa sortie. Il a écrit un article que notre journal vous propose. Je souhaite que les lecteurs qui sont intéressés par cette question prennent contact directement avec lui sur son adresse courriel : jmh17400@orange.fr

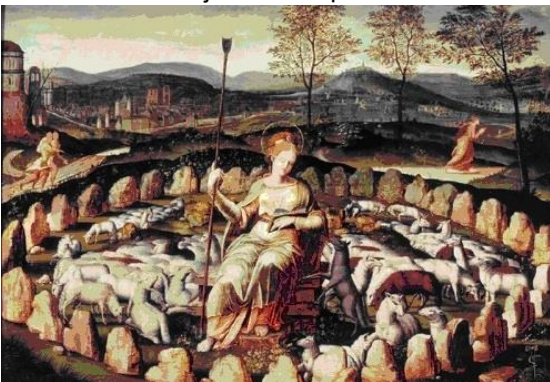
Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Il y a deux mille ans la Gaule était recouverte de milliers de mégalithes. Actuellement une très grande partie a disparu mais de très nombreux toponymes indiquent la présence d'un mégalithe disparu. C'est le Hongrois Saint-Martin (IV^{ème} siècle), grand évangéliste de la Gaule qui fut le premier à s'attaquer aux mégalithes. En 452 le concile d'Arles demande à ne plus honorer les pierres ni les arbres. Le concile d'Agde en 506 demande à ce que personne n'adresse ses vœux à des arbres, à des fontaines ou à des pierres. Le concile d'Orléans de 533 (un an après la mort de Clovis) demande aux prêtres de mettre fin aux superstitions qui consistent à vénérer des pierres, des arbres ou des sources. Childebart 1er (511-558) renouvelle l'ordre de destructions des mégalithes et des idoles. Le concile de Nantes en 658 reprend cette prescription et demande à détruire les pierres sacrées : « *Que l'on creuse des fosses profondes et qu'on y enfouisse ces pierres* ».

A son tour Charlemagne en 789 dit exécrer ceux qui vouent un culte aux pierres. Il fit détruire un très grand ensemble mégalithique dans le centre de la France. Pendant tout le moyen-âge on détruisit ou on enterra les menhirs. Plusieurs conciles rappellent aux chrétiens qu'ils doivent arrêter d'honorer des pierres. Ensuite pendant des siècles les mégalithes fournirent les pierres pour construire des bâtiments. En 1868 le grand menhir de la place du marché de Jamac fut débité pour paver la place. Toujours au XIX^{ème} siècle, dans les Deux-Sèvres, un alignement de menhirs gravés (très rares) fut entièrement arasé afin de laisser passer la ligne de chemin de fer. Depuis l'arrivée des tracteurs et les remembrements le travail de démolition continua de plus belle.

Mais des centaines de toponymes nous révèlent la présence d'un mégalithe oublié. Le premier groupe de toponymes est constitué des toponymes avec loup : Chanteloup, Fosse aux loups et Gratteloup sans oublier les nombreux « chemin du loup » ou bois du loup. Tout laisse à penser que lou désignait un menhir chez les Gaulois. Le fabuleux dieu gaulois s'appelait Lug. Il était notamment le dieu de la lumière. Rappelons que l'on ignore tout de la prononciation gauloise. Remarquons qu'en latin la lumière c'est lux, en breton c'est lou. Remarquons aussi que tous les mots se rapportant à la lumière comportent la racine lu : allumer, luciole, élucider, lumineux, lueur, illuminer, lucifer...

Chanteloup signifie simplement cercle de pierres. C'est du gaulois. Le toponyme d'origine est Cantelou. On le retrouve encore par endroits. L'évolution en Chanteloup est logique car le sens de cante pour cercle a été oublié et on a voulu donner un sens au toponyme. Cante est devenu chante car on connaît bien les chorales de loups... Il y a une trentaine d'années un chercheur a émis l'hypothèse que Chanteloup signifiait colline car effectivement tous les Chanteloup sont situés au sommet d'une colline. C'est évidemment une erreur. Chanteloup vient bien du gaulois cantos (cercle). Quand on va à Cognac depuis Saint-Jean d'Angély, trois kilomètres avant la ville, en haut de la colline on passe à Chanteloup. A droite de la route se trouve le manoir de Chanteloup et l'on peut voir, à l'entrée de l'allée, un cercle de pierres. Ce cromlech est réduit de moitié suite à la construction de la route mais il est toujours bien visible. Mais moi aussi je suis un peu chercheur à mes moments perdus (j'ai la chance d'être même parfois trouveur, ce qui est



beaucoup mieux que chercheur) et j'ai poussé mes recherches sur ce toponyme. Le fruit de mes recherches m'a permis de découvrir que les Chanteloup ne se trouvent pas sur n'importe quelle colline. Ils sont toujours sur une colline située à l'ouest du site.

C'est le cas à Cognac mais aussi à Rouen (Canteleu) et à Paris. Il n'y a pas de toponyme Chanteloup à Paris mais il y a bel et bien une colline à l'ouest de la capitale, Nanterre. Nanterre était le village de Sainte-Geneviève, la sainte patronne de Paris, celle qui arrêta les Huns grâce à ses prières. Le peintre qui l'a représentée sur un tableau l'a placée, avec ses moutons (comme Sainte Jeanne d'Arc, elle était bergère dans sa jeunesse) au sein d'un magnifique et immense cromlech. Il y avait donc bel et bien un cromlech sur la colline à l'ouest de Paris et il était encore visible en partie au XVIII^{ème} siècle !

La Fosse aux loups : À l'opposé des Chanteloup, les Fosses aux loups sont situées non seulement à l'est du site mais sur un terrain bas. On peut supposer sans prendre de risques que c'était un lieu pour observer le lever du soleil. Il y a une Fosse aux loups à Saint-Jean d'Angély mais aussi à Aulnay de Saintonge, le village de ma mère. Je connais très bien cet endroit car dans mon enfance j'y allais avec ma mère garder les vaches de ma tante. Inutile de dire que je n'y ai jamais vu la moindre fosse. Mais cherchant vraiment à savoir ce qui se cache sous ce toponyme j'ai poursuivi mes investigations et, grâce à Dieu, j'ai fait une petite découverte très étonnante. En effet, de chaque côté de la route qui va à Néré (lever du soleil au solstice d'hiver) se trouvent deux murs très étranges.

Ces deux murs mesurent environ 415 mètres de longueur soit 500 yards mégalithiques, environ un mètre de hauteur et environ 90 cm d'épaisseur. Aujourd'hui ils sont recouverts de mousse et de végétation. Il y a même des arbres qui ont poussé dessus. C'est impossible de prendre la mesure exacte sans laser. Ils n'ont absolument rien à voir avec les murs traditionnels des paysans charentais. Etant donnée leur taille ce ne sont pas des murs de clôture. De toute façon il n'y a qu'un mur, aligné de chaque côté de la route. J'en conclus logiquement que leur seule utilité ne pouvait être que de servir de visée. Ils indiquaient précisément l'alignement du soleil au solstice d'hiver, l'évènement le plus important de l'année pour les Mégalithiques, la renaissance du nouveau soleil qui va éclairer la nouvelle année. Je pense que cette hypothèse se confirme car quelques centaines de mètres au nord, le long de la route de Contré (équinoxe), se trouve un mur identique, en plein milieu des champs. Il faudra que j'aie le mesurer un jour. Il est beaucoup plus petit. Jusqu'à présent je n'ai jamais vu dans aucun article, l'existence de murs mégalithiques par contre il y a des avenues mégalithiques.

La culture mégalithique comprend des menhirs, des dolmens, des statues-menhirs, des allées couvertes, des cromlechs, des alignements, des tumuli, des pierres à cupules, des cairns, des avenues mégalithiques mais pas de mur. Mais toujours par le plus grand des hasards je pense avoir trouvé un autre mur mégalithique au milieu des champs dans le village de Fontenet (le village de mes ancêtres), effectivement à un embranchement entre deux chemins. Au bord des deux chemins se trouve un petit mur encore plus bas qu'à Aulnay, de quelques mètres de longueur. C'est loin du village. Que sont ces murets ? Fontenet est un village important pour mes recherches car il s'y trouve aussi une Fosse aux loups. A ma grande surprise cette Fosse aux loups se situe au sud du village et en haut d'une colline. Il n'est plus question de lever du soleil mais du soleil à son zénith. C'est très étrange mais ce qui n'est pas étrange c'est qu'à cet endroit, encore au milieu des champs, sur la borne (mot charentais pour désigner la bordure du chemin), on peut voir cinq énormes pierres bien alignées plein sud ! Elles ont échappé au massacre car trop lourdes pour être délogées facilement et elles ne gênent pas le paysan pour labourer son champ. Il y a donc bien un alignement mégalithique. Fosse aux loups indique bien la présence d'un mégalithe indiquant une visée, un alignement, généralement sur le lever du soleil et exceptionnellement sur le zénith. A Hamel (Nord) se trouvent un imposant dolmen, un menhir et un cromlech. Si l'on prolonge l'axe dolmen-menhir vers le sud, se trouve un lieu-dit « La fosse au loup ». C'est bien la preuve que ce toponyme est lié aux mégalithes et l'axe dolmen-menhir est bien un alignement....

Gratteloup : le sens de Gratteloup est très simple, il s'agit d'un menhir utilisé pour le rituel célébré par des femmes qui simulent une copulation avec le menhir. Ce rituel était censé pouvoir les engrosser. Cela implique que le menhir était habité par Dieu car les Mégalithiques savaient très bien qu'une pierre ne pouvait pas engrosser une femme. En dehors de l'homme il n'y a que Dieu qui est capable d'engrosser une femme, c'était la théogénèse, 4 000 ans avant la Sainte Vierge. Dans beaucoup d'endroits baptisés Gratteloup le menhir a disparu mais dans le village de Chives se dresse encore un beau menhir phallique dont le bas est complètement usé. L'empreinte des frottements est très nette. Mais pour créer une telle usure, des centaines de milliers de rites de copulation ont été nécessaires. On peut supposer que non seulement c'était un honneur pour les femmes d'offrir leur corps à Dieu mais c'était même peut-être un devoir ?

Peut-être étaient-elles obligées de se plier à ce rituel ? Ce qui est extrêmement curieux c'est que Gratteloup n'est pas un nom gaulois ni préceltique. C'est un nom bien français. Cela signifie que deux mille ans après l'âge du bronze le rituel perdurait encore. Certainement par des femmes ne pouvant pas avoir d'enfant. Le menhir de Saint-Cado à Ploermel est réputé pour aider les femmes bréhaignes à avoir un enfant. Le rituel était aussi pratiqué avec le géant de Kerdef à Carnac. On en a la preuve grâce au patois saintongeais. L'un des jurons les plus courants en patois est « Fi d'loup » ou « Fan de loup ». Je me suis toujours demandé pourquoi ce juron ? Comment une femme peut-elle copuler avec un loup ? Aujourd'hui j'ai enfin compris. Quand une jeune fille se retrouvait enceinte, son père lui demandait quel était le salaud qui l'avait engrossée ? Et la fille répondait ingénument : « *J'ai fait une grosse bêtise, papa, je me suis frottée contre le menhir* ».



Le menhir de Chives avec l'usure sur les bas côté

La même chose pour une épouse dont le mari est parti en voyage, même excuse. Mais nos *pésans charentais qui sont pas la mouétié d'in sot* se disent quand même « *le menhir il a bon dos, on a quand même des doutes...* ». Le patois nous apporte donc la preuve que cette tradition de l'âge du bronze a perduré pendant de nombreux siècles, fi d'lou c'est simplement le fils du menhir. A Saint-Samson (Ille et Vilaine) les hommes se frottent contre le menhir pour avoir de la force.

Après les toponymes avec loup, les toponymes se rapportant à la présence d'un mégalithe les plus nombreux sont les toponymes avec moine (la fosse au moine, le bois du moine, l'île aux moines, la Ville aux moines, la route aux moines à Aigrefeuille d'Aunis etc...).

En fait moine est simplement l'évolution du mot gaulois meune qui signifie pierre. Ce nom a donné quelques adjectifs : la pierre menue, le bois ménard, le pare menaud, etc... ainsi que la meunerie qui a évolué par endroits pour aboutir à l'aumônerie, en plein milieu des champs, loin de toute habitation. On a la fosse à l'aumône en banlieue parisienne dérivant d'une ancienne fosse aux loups évoluée en fosse aux meunes ainsi que Saint-Ouen l'aumône.

Ensuite les toponymes avec chat sont également nombreux. A Saint-Jean d'Angély la combe aux chats, la Haye aux chats dans le Loir et Cher, le bois du chat, la rue du gros chat à Montmorency, Paizay le chapt etc... Et il a existé plusieurs mots pour désigner un menhir, Pali (le bois des grands palis près de Saint-Jean d'Angély, le menhir le paly dans la forêt de Fontainebleau, la commune des Trois palis en Charente, etc)... Jar a également désigné un menhir qui a donné le toponyme la jarie et les jarries. Clou a aussi désigné un menhir (Saint-Cloud), plusieurs toponymes dans ma région avec le clou.

Et la racine Garne dont j'ignore réellement le sens mais qui a donné le toponyme La Garnerie. Quand je cherchais le grand menhir d'Avillé, en Vendée, je ne savais pas où il était placé exactement quand je suis tombé sur le petit hameau la Garnerie. J'ai tout de suite compris qu'il était là et effectivement il était bien là. Garne a donné l'adjectif garnaude, le village de Poursay-Garnaude à côté de Saint-Jean d'Angély et le bois Garnaude à Saint-Georges de longue pierre. J'ai effectivement découvert un petit mégalithe dans ce bois. Bref les toponymes indiquant la présence d'un mégalithe aujourd'hui disparu sont extrêmement nombreux, ce qui prouve qu'ils étaient des dizaines de milliers avant l'évangélisation de la Gaule et avant l'accroissement de la population et l'urbanisation du pays.

Remarquons que les toponymes « les trois pierres », « les trois bornes », « les trois palis » sont assez nombreux. Généralement il ne reste plus aucune pierre. Mais on sait que pour un alignement deux pierres suffisent. Trois pierres c'est forcément pour un triangle. On peut légitimement supposer qu'il a existé des triangles de Pythagore dans nos campagnes. Près de chez moi se trouve « les trois bornes » en plein milieu des bois mais absolument aucune pierre relique. Il devait s'agir de pierres pas très grosses qui ont donc été utilisées pour construire les maisons au moyen-âge. Howard Crowhurst a trouvé des triangles 3-4-5 à Carnac.

On peut estimer à juste titre que nous avons hérité de certains mots de l'âge du bronze. Quand les Celtes sont arrivés ils ignoraient l'existence de la mer. Je pense qu'ils ont adopté le mot atlante. Aujourd'hui c'est mor en breton, mer en français, mare en latin, toujours une monosyllabe. Pour le calendrier on trouve day en anglais, dia en espagnol, deiz en breton et dé en patois morvandiau. Et pour la nuit noz en breton, night en anglais, nuit en français, neu en langue d'oïl, ne en sumérien. Les langues celte, germanique et latine ont puisé à la même source. Il y en a forcément d'autres, notamment les chiffres. Les chiffres bretons, langue celtique, sont proches des chiffres français, langue latine, donc d'une origine commune qui ne peut être que le préceltique.

Châtaigniers Raymond Servant (Parler du Poitou)

Extrait de « Aguiaine – Le Subiet » n° 288 de juillet – août – septembre 2013)

Les anémones et les clochettes
Les pervenches et pis les violettes
Dounont un p'tit air ejhos'lé
A nous bell' cepaies d' châtaigniers.
Savez-vous bin qu'dans chiés grandes perches
On y trouve tout chieu qu'on y cherche
Daus mourcias à décaqu'lloter
Et daus bell' berlères de paliers !

Refrain

On peurait minme si on z'ou v'lait
Y trouver d'quoi fére un sublet :
Calant calant le bois d'ausanne
Peure vous messieur, peure vous madame,
Et peure le p'tit bouhoume ihacquet
Qu'a tout berdoiré son bounet !

On peut y coper daus grand'gales,
Daus talés peur' fére les échaies
Daus talés peur' fér' les ratias
Et daus r'fendis peure les galtras,
Daus rollons et daus échalettes,
Et daus pomèles peure les charrettes,
Daus ratèles et daus rateliers
Daus rouabl' et pis daus patrouillers.

Refrain

Peure les selles on peut fére daus pattes,
Et on peut minme fér' daus chalates,
Daus traverses et pis daus barreaux,
Peur renfeumer les caribots.
Daus coureils et pis daus cheveuilles,
Et peur les bouétoux daus bequeuilles,
Daus fagots peure chauffer les fours
Et daus m' lours peure les prunes d'amour

Refrain

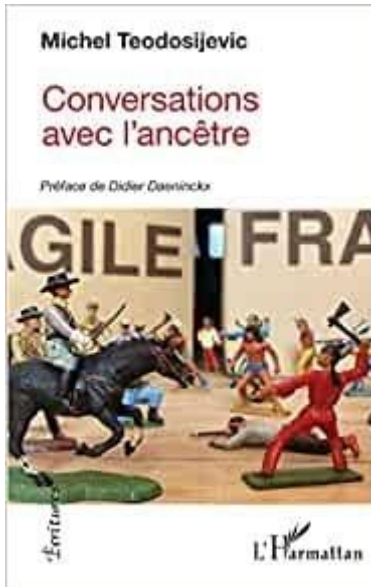
Daus jhimbarjhes à fére les paillers,
Daus abourdes peur les vergers
Daus perches à pendre les mojhettes
Daus chambrères peure t'ni les charrettes
Peure les tomates on fait daus pichets
Et pis daus rames peure les p'tits pès
Daus feuilles peure fér' secher l'feurmajhe
Daus pougnaies peure tous les batlajhes

Refrain

Talès : montants (d'une chaise, d'une échelle)
Refendis : lattes
Patrouiller : long manche en bois
Chalates : planches
Caribot : petit enclos
Coureil : verrou

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

CONVERSATIONS AVEC L'ANCÊTRE - Editions l'Harmattan
Michel Téodosijévic lève le voile sur son enfance et ses origines slaves



L'auteur de ce petit livre pas banal est bien connu en pays charentais. Michel Téodosijévic est le principal pilier de la librairie et maison d'édition associative *Le Passage des Heures* à qui l'on doit ces recueils de photographies anciennes montrant, groupées par localités ou par quartiers, les précieuses « Images d'autrefois » qui ravivent la mémoire des anciens et amusent leurs descendants.*

Dans *Conversations avec l'ancêtre*, c'est une part de son enfance que ce Charentais d'adoption restitue pour le lecteur. Avec un nom semblable, on se doutait bien qu'il n'avait pas grandi en jouant aux billes à l'ombre du clocher de Saint-Savinien. De huit à quatorze ans, au moins, il vit avec sa famille essentiellement à Paris. Michel, devenu Stéfan, serait un petit garçon heureux entre des parents émigrés parfaitement intégrés professionnellement s'il n'était habité par un malaise dont on découvre très vite la cause. L'enfant réagit à une situation inconfortable en donnant vie à un ancêtre qui se distingua dans la lutte des pays balkaniques contre la domination ottomane. Accroché par son père, le portrait du « héros » fait face à son lit et le garçon s'abreuve de ses conseils pour tenter d'éradiquer les persécutions dont ses proches se croient victimes.

Ce n'est heureusement qu'une étape. Après s'être rendu coupable de quelques bêtises, Stéfan grandit et devient clairvoyant. A l'adolescence, il adopte les héros de ses copains et découvre les bonheurs de son âge. L'ancêtre peut

être remis au placard.

On ne sait ce qui ravit le plus à la lecture de ce livre : d'un côté, il y a l'habileté de l'auteur à jouer avec le merveilleux en donnant vie à un personnage de légende. (Dans *Robinet, évêque de Saintonge*, Michel Téodosijévic donnait déjà la parole aux deux saints dont les statues ornent l'église de Saint-Savinien !) D'autre part, le narrateur fait preuve d'un talent tout à fait remarquable pour décrire au jour le jour les états d'âme d'un jeune garçon et le suivre avec précision dans tous les aléas de son innocente rébellion.

Conversations avec l'ancêtre, édité chez l'Harmattan, fait office de révélateur. Le public saura désormais que l'éditeur du *Passage des Heures* est aussi un écrivain de talent.

En vente en librairie et sur internet- 14,50 euros

* Pour Saintes : *Quartier Berthonnière* - Sylvie Aumont- Michel Téodosijévic

Un drôle du quartier Saint-Eutrope, confidences de Jean Joguet - Michelle Peyssonneaux

Le coin des fines goules

Fricassée de Saint-Jacques à la charentaise



Les coquilles Saint-Jacques ne demandent pas une cuisson très sophistiquée. Voici la recette du maître rôti G. Épaillard, à La Rochelle.

Pour quatre personnes : vingt belles coquilles, un verre à bordeaux de cognac, huile, beurre, sel et poivre.

Faites ouvrir les coquilles sur la plaque du four.

Nettoyez-les, lavez-les longuement sous le robinet d'eau froide, égouttez-les dans un linge.

Dans un poêlon, saisissez-les fortement à cru, à l'huile.

Après dix minutes de cuisson, enlevez le premier jus, ajoutez une grosse

noix de beurre, assaisonnez.

Sans flamber, ajouter le cognac. Servir la fricassée dans un plat chauffé, les assiettes des convives étant également chauffées.

Dégustez avec une bonne bouteille de *vin bian* charentais.

Faut-il interdire une chanson de Goulebenéze ?

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Que, de nos jours, on punisse ceux qui utilisent des termes racistes, dans la conversation ou dans des articles tendancieux, tels que « nègre », « négrot », « négresse » ou autres, me paraît une évidence. Mais lorsqu'on veut modifier des textes anciens pour les rendre « politiquement corrects », ou déboulonner des statues en raison de ce qu'elles représentent dans le cadre d'évènements anciens, ne va-t-on pas trop loin ?

On veut interdire le film-culte « Autant en emporte le vent », parce qu'il se situe dans une époque esclavagiste des Etats-Unis. Il n'y a pas très longtemps, des imbéciles ont tagué la statue de Colbert en prétextant que de son vivant il avait encouragé la traite des Noirs. Mais sommes-nous responsables des actes accomplis par les générations qui nous ont précédés ? En procédant de la sorte ne risque-t-on pas d'occulter des évènements qui, s'ils n'étaient pas glorieux, font partie de notre histoire ? Croit-on vraiment que cela va changer la mentalité des gens ?

Il y a, cette année, une affaire qui m'amuse beaucoup : le célèbre roman d'Agatha Christie « Les dix petits nègres » change de titre, il va s'appeler « Ils étaient dix ». Il paraît que ce sont les héritiers de la romancière qui ont pris cette décision. Leurs arguments ne sont pas très convaincants, et je ne serais pas étonné qu'il y ait une arrière-pensée mercantile.

J'ai lu le livre dans mon enfance, et j'ai vu avec ma famille, dans un théâtre parisien, dans les années 90, la pièce de théâtre qui en avait été tirée, et j'avoue ne jamais avoir été choqué par le titre originel, tiré d'une comptine populaire anglaise. D'ailleurs ce roman n'est absolument pas raciste. Et pourtant on change le titre, et on supprime dans le corps du texte le mot « nègre » pour le remplacer par « soldat ».

Bien entendu cette modification va engendrer des polémiques dans lesquelles je n'entrerai pas, car elles ne changeront rien à l'affaire. Heureusement, le ridicule ne tue pas !

Mais que vient faire Goulebenéze dans cette histoire ? Certes il est bien moins connu que la célèbre romancière, mais il a écrit en 1947 une chanson, intitulée « Les bains de soulail ou la piâ tannée », pour se moquer des « drôlesses » qui se font dorer sur la plage, *éparées coume des batégails* (étalées comme des grenouilles). Et voici le couplet incriminé :

Y en a d' piat' coum' des z'harengs saurs
 Qui sont pu sèch' que des cossardes,
 Des groûss' coum' le ballon d' Rochefort
 Qui suant coum' in' jhument pécharde !
 Y en a des jholies (o s'en vouét),
 Des vieux charcois, des jhèn' drolesses,
 Et tout thyieu s' fait routit l' cagouet
 Prr' ressembier à des **négresses** !



Aquarelle d'André Verger illustrant la chanson, dans le livre de 1947 aux éditions Lefebvre

Elles se font tanner la peau pour ressembler à des négresses : négresses, le mot qui fâche ! Goulebenéze serait-il raciste, lui qui était « citoyen du monde », qui était un Républicain convaincu, et qui a toujours fustigé les hommes politiques malhonnêtes ?

Dans sa bouche, compte tenu de l'époque (nous avons encore nos colonies), le mot « négresse » n'avait aucun caractère injurieux. Il ne se moque pas des Africaines, mais des « drôlesses » de chez nous qui veulent *grâler aux bains d' mer* !

Mais les censeurs pétris de bonnes intentions risquent de trouver cette chanson scandaleuse ! Vite, il faut la supprimer du répertoire ! Ou alors modifier le texte, mais pour cela il faut l'accord des héritiers ! Et comme je les connais bien, *thiélés chétis*, je ne suis pas sûr qu'ils donnent un avis favorable !

Bon, il vaut mieux rire de tout cela. Aussi je vous propose une petite vidéo. Il y a quelques années, après un bon repas, avec Nono Saute palisse (Bruno Rousse) nous avons assuré un duo mémorable improvisé que je vous invite à écouter.

Cliquez : [Les bains d' soulail](#)

Le coin des poètes

Cécile Négret

Être ou paraître

L'homme est comme ces lacs en surface tranquilles,
Abritant sous leurs eaux de malins crocodiles,
Car dans les profondeurs de son cœur nappé d'or,
Ce qui rode est parfois l'opposé du décor.

Nous vivons dans une ère où l'éclat du paraître
A volé la vedette aux qualités de l'être,
Où chacun veut gommer de son identité
Tout ce qui n'entre pas dans la conformité.

Le plus bel artifice, appelé politesse,
Effigie de l'estime, enveloppe en finesse
Une réalité bâtissant l'harmonie
Sur le terrain boueux d'une supercherie.

Pareille à l'arc-en-ciel aux sublimes nuances,
Même la charité se revêt d'apparences,
Animée par l'ego, flatté de recueillir
L'ovation qui suscite en lui tant de plaisir !

Si respect de soi-même et de son entourage
Invite chaque jour à soigner son image,
Ancrer dans son esprit la phobie du procès
Revient à s'accabler d'innombrables secrets.

Quand le sac à mensonges effiloché se perce
Et que le poison qui le garnit se déverse,
Oublions la rancœur, puisqu'il en est ainsi
De la nature humaine au seuil de l'asphyxie.



Photo : Alain Négret

Yves Nicolas

Brighton

Sous un ciel anglais,
Digne soleil encerclé de nuages,
La mer anglaise, grise, lisse, frissonnante
Avec de sages vagues.

Des jetées,
Liaison entre terre et mer,
Irréel enchevêtrement de noires poutrelles
Surmontées de gâteaux blancs
Comme, seule, a su en construire
La victorienne Angleterre.
C'est l'attraction de la ville,
Interdite au public.

La plage.
Cailloux, galets, on ne s'y baigne pas mais,
Avec une anglaise dignité,
Sur un gazon anglais, l'on pratique le cricket
Car, bien sûr, on ne joue pas au cricket,
C'est trop sérieux, le cricket est un sport.
Entre cricket et mer quelques joggers
Et des voitures de police, au ralenti.
Un seul magasin : des tonnes de sucre d'orge.

Bedford Hotel.
Confort anglais.
Une théière,
Baignoire et télévision couleur,
Ni douche ni bidet.

Des rues anglaises.
Fish and ships, Guinness,
Un couple d'amoureux, tendrement enlacés.
Soixante quinze ans chacun,
Avec chapeaux anglais.

Dans le square, un Anglais.
Pantalon de golf du temps de Victoria,
Veste verte râpée, chaussures de Pieds Nickelés,
Chemise blanche bouffante.
Dans une bande dessinée
On crierait à l'exagération.
Il passe. Digne, serein.

Parcs harmonieux, gazons inimitables,
Temple indien reconstruit dans le Sussex,
Elle est troublante, l'Angleterre,
Et je comprends que l'on puisse l'aimer.

Éloïses de Nancras

Nous avons le plaisir de vous annoncer la naissance d'un nouveau groupe folklorique

Éloïses de Nancras

Nous vous en dirons plus dans le prochain Boutillon

Expressions du patois saintongeais : Pâques avant les Ramiàs

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

On apprend beaucoup de choses sur les expressions du patois saintongeais, en lisant les trois ouvrages de Raymond Doussinet : « Le parler savoureux de Saintonge », « Le paysan saintongeais dans ses bots », et « Les travaux et les jeux en vieille Saintonge ». Si vous n'avez pas la chance de posséder ces livres de base, le Boutillon va vous en proposer quelques extraits. Voici des expressions et des coutumes qui ont disparu de notre vie quotidienne.

« Elle a fêté Pâques avant les Rameaux » : je pense que vous connaissez tous cette expression. La drôlesse a **chuté**, elle a, comme on dit joliment, failli à son honneur. Et au bout du compte, **elle a son sat** : elle se retrouve enceinte. Le sat (le sac), c'est le fardeau qu'elle porte dans son ventre.

Le garçon, coureur de jupons, est un **saute-berjhère** : je pense que je n'ai pas besoin de vous traduire. On l'appelle aussi le **jhouque-tard** : le libertin noctambule.

On dit **qu'i-l'êt chaud coume in cail** (chaud comme le mâle de la caille, c'est-à-dire qu'il est d'un tempérament amoureux). C'est un **chenassier**, un débauché, qui se comporte *coume in cheun* (un chien) en chaleur et **caûre la ganipote**. Quand il court les jupons, on dit qu'il **chenasse** : c'est également vrai pour la drôlesse qui court après les mâles.

La fille qui *chenasse* est souvent cataloguée dans le village comme un **créyature**, qui **gagne son pain le ventre en jhaût** (elle gagne son pain le ventre en haut). On dit aussi qu'elle est **garçounière**, quand elle recherche la compagnie des garçons, et qu'**elle se thyite frougné** (elle se laisse serrer de près). Elle **aguiche, aliche** les drôles. Et le galant, parfois, **s'amuse à monte-échalette** (il joue à monter à la petite échelle) : *in p'tit pu jhaût*, dit-il, la main *su le jh'neuil de la drôlesse*. Et le jeu cesse d'être innocent.

Et si elle a le malheur de vivre en concubinage, elle s'est **adouée**, ou **acambinée** : et en ce cas, les *losses* (les mauvaises langues) vont s'en donner à cœur joie dans le village.

La jeune fille qui a laissé prendre des libertés aux garçons est **la Tâtée**, ou encore **la Belle-en-thieusses** (belle-en-cuisses). Et si elle a perdu sa virginité, **a-l'a vut peuté l' louc su ine piâre pointue** (le louc c'est le loup). Ou encore : **a-l'at chét su ine épine vrimouse** (elle est tombée sur une épine empoisonnée).

Quand il y a mariage, on parle d'**acoubiajhe**. Si le couple est solide et aimant, il n'y a pas de problèmes, mais ce n'est pas intéressant. C'est quand l'un trompe l'autre que le vocabulaire saintongeais est plein de ressources.

Ainsi le mari qui trompe sa femme **s'embauche à ine aûte tail** : littéralement, il prend son travail à un autre chantier. Ce qu'on ne pardonne pas à cet homme, ce n'est pas son libertinage mais sa prodigalité : **i manjhe sa benasse avec dés créyature, dés fumèle de mauvaise vie**.

Le Saintongeais a des expressions imagées très amusantes. A propos du mari volage, il dit : **en aguissant son coutiâ à tête les muèle, on en a bintoût fet ine goudrèle** (en aiguisant son couteau à toutes les meules, on en a bien vite usé la lame, la *goudrèle* étant le mauvais couteau).

Mais quand le mari est cocu, **cothiu**, le vocabulaire est beaucoup plus large. La *malésie* fait porter **deux bout crochut au calâ de soun houme** : il est **encornailé**. On dit aussi qu'il porte **le grand chapîâ** pour y dissimuler ses cornes. Mais le plus souvent, il est le seul au village à ne pas connaître son infortune. Autrefois existait une coutume réservée au mari cocu, une sorte de charivari : il devait monter à califourchon sur un âne en regardant la queue de l'animal. Il pouvait se faire représenter par un tiers, qui devait porter un de ses habits, notamment le grand chapîâ.

La corne, vous le savez, est le symbole du mari cocu. Celui-ci sera désigné sous le châtre de **Cornut**, ou **Bin-cornut**, ou **Grousse-corne** (le mari notoirement cocu) ou **Corne d'or** (non pas le golfe d'Istanbul mais le cocu magnifique).

Quand on fait la *thieûzine de goret (en vous respectant)*, on dit qu'il y a autant de cocus dans le village que de boudins éclatés. Et les cuisinières s'en donnent à cœur joie en essayant de trouver ceux qui sont concernés (peut-être d'ailleurs leurs maris ...).

Dans un de ses dessins, Barthélémy Gautier montre un étranger qui demande à une vieille dame la maison d'un certain Foiset :

- Foiset l' sot oub' Foiset l'cothiu ?
- Foiset l' cothiu.
- O-l'êt moun' houme, seuguez-me !

Voilà. Vous voyez que le Saintongeais a beaucoup d'imagination quand il est question de libertinage. Pour terminer, voici, page suivante, une histoire très coquine de Goulebenéze, « Le temps des fauches ».

Bonne lecture.

Histouère dau temps des fauches Ou coument je l'ai éyue Goulebenéze

Avec ce texte, il n'est plus question de bluettes, mais d'une histoire, écrite en alexandrins, plutôt osée. J'espère que vous ne serez pas choqués. Mais la fin est tellement géniale.

Notre webmaster en a tiré une petite vidéo, parue dans le Boutillon n° 68, avec Chantal Bégaud, à la fin du texte.

Ya longtemps qu' la chauffis... au champ, sous les z'oumiàs
Jhe la seuguis peurtout mais a l'arrêtait pas !
La fumelle se minfiait : pu fine qu'in' beulette,
A l'était chaud' dau thyiu mais point trop boune bête !
A m'avait souvent dit : « Biz' me tant qu' tu veuràs,
Félist', mais prr' le reiss', jhamais tu me zou fras ! »
Zi magnis les mollets, les teutons d' la drolesse,
Zi caressis les thyieusses, jhe zi touchis les fesses,
Prr' thyieu a disait reun, mais sitout que mes douets
A dreit thyieu ramijheau veuliant veunit gratter,
A jhibait, a s' cabrait coum' in' jhène pouline
Et chaq' cot que ma main montait – coum' o s' devine –
A s'ébrailait si fort que jh' crèyis tout peurdut :
O sembiait dans thyieu temps qu' zi foutis l' feu-t-au thyiu !

.....
Peurtant, thyièlle jhômée, o l'était dans les fauches,
Après p'tit collation, au moument de l'embauche...
Jhe la trouvis dans l' pré que l' vieux Cadet Bâtit
Défoncit l'an deumier prr' n'en faire in piantit.
A gardait dont sa vache au ras d'ine palisse,
Darrièr' in' seupée d' frâgne, à l'abri dau soulail.
Jhe coummencis tout jhuss' à ayiuser mon dail,
Qu' a venit au ras d' moué et m' décit, achalée :
A-t- ou longtemps Félist' que troué z' heures sont sounnées ? »
A n'éyit pas, boun' jhent, le temps d' n'en dire pu long :
Mes deits s'éyant déjhà saqués sous ses cot'yons !
A l'huchait et jh'avis pour que n'on l'entendisse
Là-bas, à Chautabrit-t-et qu' thieuqu'in-n-arrivisse.
« Veux-tu t'outer, grand sot, tu sais que jh' zou veux pas !
Si tu m' fais dau mau, t' répons que ta mèr' zou sarat ! »
Tout d'in cot, a chéyit, dessus elle jhe roule :
Oh, bonheur ! zi saquis ma langue dans sa goule,
Ses thyieusses coum' ses bras étiant écarqueuillé ...
Et jhe zou fazirons sans nous déshabeuillé.
Enfin, tu l'as dans l' thyiu de thieu cot ma meugnoue,
Saq' dont bin coum' o faut ta langue su la moune.
Tes deux fesses sont là dans les poums' de mes mains
Et tes teutons sont biàs... et tes thyieuss'... tu zou tins !
A teurvrait les zeuils, jhe sentis sa piâ douce,
L'odeur dau foin copé dans ses cheveux de rousse !
A dizait : « Oh ! Fais zou, fais zou tu m' fais dau beun,
Jhe bâzis, seûs ta femme, jhe pense pu à reun ! »
Et vous répons, z'enfants, qu'y en passis in' baurée
Et qu' prr' in premier cot a ne fut point volée !



.....
Et quant' a se r'levit jh'éyut pour qu'a se fâche...
A pattit ses cot'yons, a s'en fut qu'rit sa vache...
Et après qu'a l'éyit désenfarjhé thyièlle torre,
A me décit, boun' jhent : « Quand m'zou fras-tu encore ? »

Cliquez : [Le temps des fauches](#)

Le mât phallique François Julien-Labruyère

En feuilletant quelques anciens numéros d'Aguaine, la revue de la Sefco, du temps où notre ami Charly Grenon en était le rédacteur en chef, j'ai trouvé toute une étude intitulée « Eros dans le folklore ». Il s'agit d'une recherche qui prouve que le folklore, notamment celui de nos pays de Saintonge, Aunis et Angoumois, est très riche en la matière. J'en ai extrait un article de François Julien-Labruyère.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

J'ai le souvenir récent d'un mariage à St-Sigismond, près St-Genis de Saintonge. Un mât de cocagne avait été installé dans la cour de la maison de la mariée. Le lendemain du mariage, comme le veut la tradition, on demanda à une jeune fille à marier de s'asseoir au bas du mât et de lire à haute voix un roman de l'année. Pendant ce temps, des jeunes gens à marier tiraient à la carabine dans les objets suspendus au haut du mât, parmi lesquels on avait pris soin d'installer une baudruche pleine d'eau. Si la jeune fille se laissait asperger sans bouger de sa chaise, elle était sûre de se marier dans l'année avec l'un des garçons présents.

Beau symbole phallique que celui de ce mât et de sa baudruche éjaculant son eau, belle symbolique phallocrate, également, que cette jeune fille qui ne doit surtout pas bouger durant l'éjaculation.

Autre symbole pratiqué à St-Sigismond lorsque, en haut du mât, on suspend un balai, cela signifie que la maison n'a plus de fille à marier. Cette habitude du balai a été depuis longtemps décrite par de nombreux folkloristes.

Pour en terminer enfin avec ces mâts phalliques, j'ai assisté, à Montguyon, à un mariage représenté par un pinier (jeune pin dont on a élagué les branches et dont il ne reste qu'une houppe de verdure).

A la fin du repas, les deux pères des mariés creusent un trou au pied du pinier et y enterrent deux bouteilles l'une de pineau rosé, l'autre de pineau blanc (ou de vin rouge et de vin blanc). Il s'agit d'une assurance à la fécondité du jeune couple, car elles ne sont déterrées qu'au baptême du premier né. Dans le passé, m'a-t-on assuré, on déterrerait le pineau rosé pour un garçon et le blanc pour une fille. Les deux bouteilles étaient donc une assurance double, de fécondité et d'équilibre.

Quelques alexandrins de circonstance Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Du neveu, seul héritier d'une tante dont il attend le décès avec impatience :

Le neveu :

Je vais souvent la voir, lui apporte des fleurs,
Des bonbons, des gâteaux, des truffes en chocolat.
Mais à son âge enfin il est temps qu'elle meure,
Qu'elle crève Seigneur, au ciel emmenez-la !

Le notaire :

Ah le pauvre neveu, qui reste dans l'attente
D'un héritage heureux qui ferait son bonheur.
Il serait bien déçu s'il savait que sa tante
A légué sa fortune aux Restaurants du cœur !

De l'amoureux qui déclare sa flamme :

L'amoureux :

Madame dites-moi quel est ce si grand feu
Qui gronde dans mon corps et me met en émoi.
Je voudrais conquérir un monde pour nous deux,
Où vous seriez la reine, où je serais le roi !

La dame :

Tout doux, mon bel ami, reprenez vos esprits,
Vous êtes gentilhomme et vous croyez m'aimer,
Vous pensez que de moi votre cœur est épris
Alors que simplement vous voulez me baiser * !

** Je sais ce que vous allez dire, amis lecteurs : ses vers, ça partait bien, ils n'étaient pas mauvais, pourquoi a-t-il fallu, ce mécréant, qu'il terminât de façon triviale, en dessous de la ceinture ?*

Que nenni, mes amis, que nenni ! Dans des temps anciens, le verbe « baiser » n'avait pas le sens qu'on lui attribue de nos jours ! Révisez vos classiques ! « Ma mie, je veux vous baiser », le galant voulait dire, chastement : « Mon amie, je veux vous donner un baiser ». Ensuite, tout dépend de l'attitude de la belle !

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoëi)

Kétoukolé n° 72



Il s'agit de **bâts de mulets**, trouvés dans une cave noire et charbonneuse à La Mure (38), pays d'origine de ma belle-mère Ginette.

J'ai eu droit à plusieurs bonnes réponses.

Jean-Jacques Bonnin d'Angoulême, une fois de plus nous a gâtés avec, comme à son habitude, une réponse copieuse et documentée :

« O l'est des **bâts**, à moun avis, peur un mistu (un âne), un ch'val, un mulet ou une bourriquette.

Mais je ne saurais dire pour lequel il est plus spécialement destiné.

Ce genre d'« appareils » est d'ailleurs, il me semble, assez peu utilisé dans nos contrées, où l'âne, le cheval, le mulet étaient principalement utilisés comme animaux de trait ou de selle.

Mais il n'était cependant pas inconnu dans la région :

La Mure donne un indice « montagnard ».

Très utilisé par les agriculteurs ou forestiers dans les régions d'accès difficile, il était inséparable des troupes de montagne (artillerie légère de montagne, sections de mitrailleuses).

Il était aussi utilisé principalement avec des mules ou mulets, pour le transport de voyageurs, mais également de malades ou blessés, avec une version spéciale, le **cacolet**, et ce, depuis la plus haute antiquité.

Jusqu'à la mise en service des hélicoptères, les secours montagne utilisaient surtout dans leurs interventions des animaux de bât.

Enfin, l'armée romaine était dotée d'un « contingent » de mulets bâtés pour le transport de « l'impedimentum » (bagages)

<https://leg8.fr/>

Légion VIII Augusta

Histoire vivante, Empire romain

Armée romaine,

Les mulets de l'armée romaine.

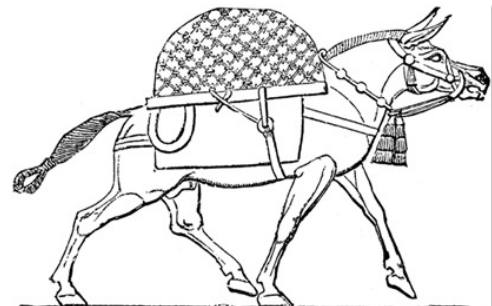
La légion VIII Augusta a participé les 19,20 et 21 juillet 2019 aux journées Romaines de Mediolanum, à l'occasion de la commémoration des 2000 ans de l'Arc de Germanicus ».



en



Fig. 10 : Relief "gréco-pers" de Cilicie, Musée d'Erdemli (Cliché D. Feissel).



Représentation de mule bâtée datée de l'époque assyrienne, on voit bien que depuis cette époque, les mules avaient tendance à disposer d'un harnachement riche, avec des ornements métalliques ou textiles (pompons) d'après John Clark Ridpath *Cyclopedia of Universal History* (Cincinnati: The Jones Brothers Publishing CO., 1885); pp. 147

Alain Négret de Pouliguen (44), via sa fille Cécile nous dit :

« Ce sont des bâts en bois que l'on disposait sur le dos des ânes ou des mules pour transporter des charges lourdes de manière bien équilibrée sur les sentiers escarpés que seuls ces animaux étaient capables d'emprunter. Parfois, si le bât était mal placé ou que la charge était trop importante, cela blessait la pauvre bête, d'où l'expression, quand on a trouvé la cause d'une souffrance : "C'est là que le bât blesse" ».

Et le grand-oncle de Cécile, **Jean Négret**, de Fouras, fervent lecteur du Boutillon, a aussi trouvé la bonne réponse : « Il s'agit de bâts, j'en ai vu souvent sur le dos des ânes quand j'étais en Algérie ».

Nous avons eu droit également à une réponse plus succincte de **Yves Revelen de Grenoble (38)** qui parle de "porte-bagages".

En effet, les bâts sont utilisés pour des raisons domestiques depuis les Romains, mais c'est peut être en accompagnement des troupes militaires et installés sur l'échine de mulets, ânes, ou chevaux qu'ils ont joué leur plus grand rôle. Compte tenu des dimensions des bâts, objets du présent Kétoukolé, je pense qu'il s'agit plutôt de bâts à destination des mulets.

En 14-18, les mulets et chevaux ont également payé un lourd tribut sur les champs de bataille avec 1 140 000 bêtes tuées. Les malheureux soldats décédés étaient eux au nombre de 1 400 000.

Fidèle compagnon, vaillant et le pied sûr, le mulet peut porter plus de 150 Kg sur son dos, en paquetages, ravitaillement, eau, munitions, et pièces d'artillerie en plusieurs morceaux par exemple avec l'obusier 75M.

Chaque groupe de chasseurs alpins possède une batterie d'artillerie pour appuyer les attaques de l'infanterie.

Le mulet chargé fait du 400 m de dénivelée positif par heure, au lieu de 300 m pour les hommes. Les fantassins ne devaient donc pas s'amuser en chemin.

Si par malheur le terrain partait sous les sabots du mulet chargé, celui-ci se mettait en boule, le chargement volait, et bien souvent les soldats retrouvaient leur compagnon mulet en bas, en train de brouter.

La mise en place du bât était une opération délicate. Par le jeu de sangles bien tendues, il fallait d'abord s'assurer de la parfaite cohésion du bât avec le dos du mulet : "il ne faut pas que le le bât blesse". Puis chaque fardeau était soulevé par des grands costauds et posé délicatement et accroché au bât. Pour un obusier de 75M composé de 7 fardeaux, il fallait seulement 2 mn entre l'arrêt du mulet et le premier tir.

L'artillerie de montagne a souvent été à l'origine d'exploits de guerre grâce à ses mulets. Le 93ème Régiment d'Artillerie de Montagnes, dépendant de la 27ème Brigade Alpine a été créé en 1924.

Avec la tarte sur la tête j'ai moi même, Joël, fait partie du 93 RAM de Grenoble durant 16 mois en 1968-69. L'air des montagnes en permanence, des crapahuts sur des grands sommets des Alpes, 16 mois de bonheur, qui m'ont donné ce goût de la montagne que j'ai toujours gardé en moi.

Quand j'étais au 93, dommage il n'y avait plus de mulets. Il paraît que l'armée en a eu pourtant jusqu'en 1975.

Le tout dernier mulet que l'armée française a eu dans ses rangs jusqu'en 2014 s'appelait Bistouille. Bistouille était une mule retraitée des troupes de montagne allemandes qui était devenue la mascotte du 110ème Régiment d'Infanterie, aujourd'hui disparu.

En accompagnement de ce texte, vous allez trouver ci-après plusieurs sites Internet très intéressants qui traitent des chevaux, mulets, ânes sellés ou non, des troupes, de la guerre 14-18 :

<http://www.histoire-passy-montblanc.fr/histoire-de-passy/de-la-prehistoire-au-xxie-s/la-guerre-de-1914-1918/les-principaux-regiments-des-soldats-de-passy-en-14-18/les-passerands-dans-la-cavalerie-en-14-18/les-mules-et-mulets-de-passy-requisitionnes-en-14-18/>

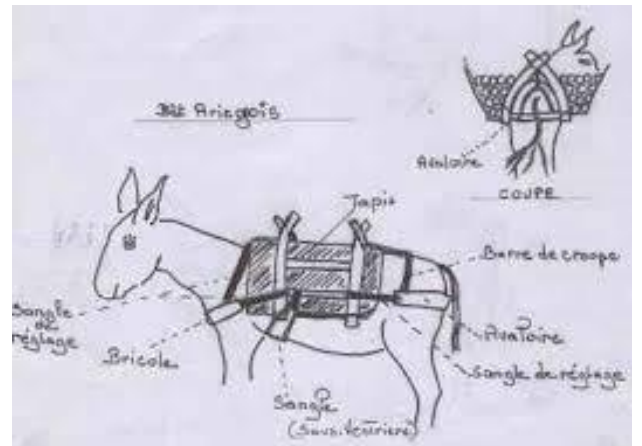
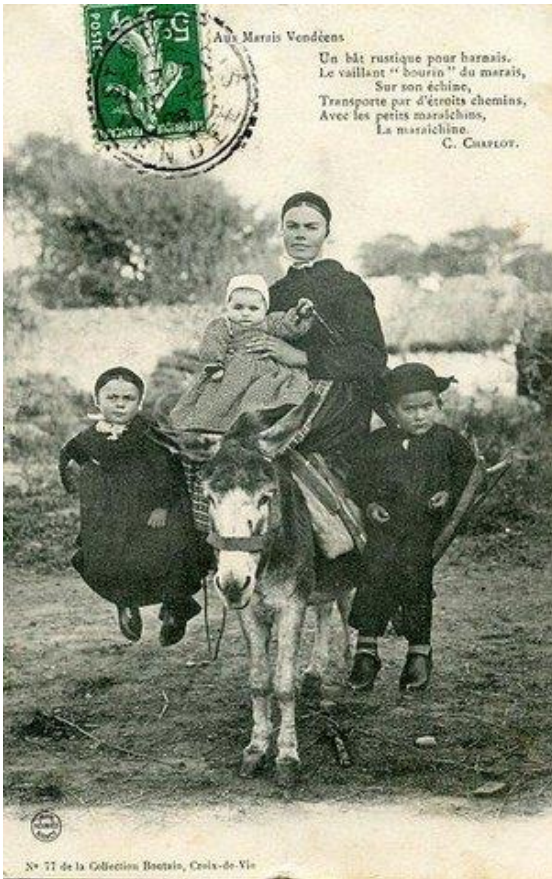
https://www.lepoint.fr/histoire/14-18-des-chevaux-dans-la-guerre-06-05-2017-2125325_1615.php

<https://www.defense.gouv.fr/terre/actu-terre/les-mulets-de-l-armee-francaise>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Bât>

<http://quysylvain.perso.infonie.fr/nouvellepage25.htm>





Kétoukolé n° 73



A quoi qu'o sert et coument qu'o se noume ?

Réponse à : joel.lamiraud@free.fr

Les histouères à Pierre Dumousseau



Pierre Dumousseau et Alain Charrier dans leur spectacle sur Gaston Couté

Ces anecdotes « charentaises » ont été puisées soit dans mes souvenirs d'enfance ou d'âge adulte, soit inspirées de contes anonymes recueillis par Jean-Claude Carrière (« Le cercle des menteurs » 1998) ou d'anecdotes recueillies par Charles Dessaint (« Contes ed Freurimond-long-minton » 1997) et traduites du picard au charentais.

La plupart des histoires ont été publiées dans mes ouvrages précédents : « Avant qu'o se perde » (Croît Vif 2005) ou « Tous contes faits » (Croît Vif 2010). Elles ont été ré-écrites et partiellement modifiées ou relocalisées.

Pierre Dumousseau

Quand Antoine Blanchard rentra chez lui de la foire à Barbezieux ce soir-là, dans sa ferme isolée des faubourgs de Guimps, il trouva sa femme Lucienne dans « tous ses états » : cheveux en bataille, jupons froissés, corsage à moitié dégrafé...

- « Eh bin ? T'en fais une tête ! Qu'est-ou qui t'arrive ?
 - M'en parle pas, O y'a un gâs qui sort de là...
 - Ah ? Et qu'est-ou qu'i voulait ?
 - I m'a rin dit. Pas un mot. I m'a poussée su' le canapé dau salon !
 - Ah bon ? Mais qu'est-ou qu'i disait en te poussant ?
 - I disait rin.
 - I disait rin ? ...ça alors... et pis ?
 - Et pis i m'a forcée à fère soun' affaire. Moé jh'ai point voulu l'offenser bin sûr...
 - Et qu'est-ou qu'i disait en faisant soun' affaire ?
 - I disait rin ; et pis i l'est parti sans même fourmer la porte !
 - Et qu'est-ou qu'i l'a dit en partant ?
 - I l'a rin dit !
 - I l'a rin dit ???
 - Non, jh' te répète ; i l'a rin dit.
 - Ah bin, fan d'yarce... jhe saurons jhamais ce que thieu gâs voulait asteure ! »

Raymond Rateau venait d'enterrer la Louise, sa femme légitime depuis plus de cinquante ans.

« Eh bin, se disait-il, vlà une boune chose de faite ! Ah quelle vie, bon guieu... un mois de piais', quarante-neu années et des poussières de galère !... »

Comme il avait copieusement arrosé l'événement avec les copains venus le soutenir en ce « pénible moment », il dut s'arrêter pour une bonne vidange personnelle contre le mur de la salle polyvalente municipale. On était en février, le vent de galerne soufflait dru... une soudaine bourrasque souleva une tuile de la salle des fêtes, qui vint s'éclater aux pieds de Raymond, lui frôlant la moustache !

Raymond leva alors les yeux et interpella les nues :

« Ah, cré bon guieu de chameau !... mais tu changheras don jhamais !... T'es pas pu tôt arrivée là-haut que t'en profites peur me garrocher dau chails ! »

En bonus, une vidéo sur un extrait du spectacle sur Gaston Couté : [Gaston Couté](#)

La drague Joël Méchain (Mouin-nez)



C'est un texte en patois inspiré du célèbre sketch de Guy Bedos et Sophie Daumier. Cette parodie fut composée en 2010 par Joël Méchain, pour être jouée dans le cadre du spectacle de « La grouée du Père François », en 2011, à Landais et au Thou.

« La grouée du père François », basée à Landais, a pour objet la valorisation et la sauvegarde du patrimoine culturel charentais par la pratique du théâtre patoisant.

À partir des documents que nous a adressés Joël Méchain, notre webmaster Benjamin a réalisé une vidéo dont je vous laisse apprécier l'humour.

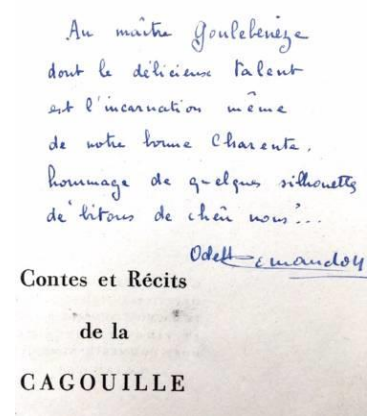
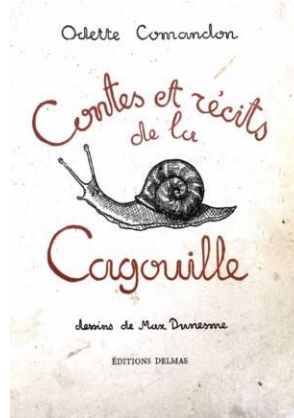
Ce sketch est un hommage à Guy Bedos, qui nous a quittés cette année.

Cliquez : [La drague](#)

Coument jh'ai t'oyut in grand-père Odette Comandon

Un de nos lecteurs m'a reproché de ne pas mettre assez d'histoires d'Odette Comandon dans le Boutillon. Il a raison. Alors j'ai fouillé dans la malle aux ancêtres, et j'ai découvert ce petit ouvrage qui date de 1946, que la Jhavassee avait dédicacé à mon grand-père Goulebenéze. J'ai choisi une histoire que j'ai bien aimée, j'espère qu'elle vous plaira.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Dèfinte grand'mère avit coutume d'açartainer
 Qu'les fames des anciens temps aviant, à ç'qu'o parait,
 Bin mê d'éduque qu'aneut.
 Et, qu'a dissait, coum' thieu
 « Ah Beurnoncio, d'hout'temps, jh'étions pas si z'hardies
 Et les houmes, mes drôlesses, zou trouvant pu jholi
 É-tou des manières d'houneites feuyes
 D'biagner coum' des ajhasses et d'teurleuzer des oeils ?
 Ét-ou intéressant d'causer à tous thiés gâs ?
 Ol'é hontabb'ye... Créyez-vous pas ? »
 Jh'i dit : « Avez-vous pas vou'tou causé à nout' grand'père ?
 Et s'fazait-ou, dans l'temps, sans causer thielle affaire ?
 - Ah, qu'a répounait, mon fi,
 Le peurmier cot que jh'le vouéyis
 Peur thieu, ol é bin sûr que non...
 Jh'y ai reun dit... et i m'a pas répon. »
 I n'avait t'ine moustache pu fine... et in chapiâ
 Tout rond sus son cagouet. Thieu l'houme était i biâ !
 Le segond cot, o fut à la noce à mon frère
 Coume de jhuste, i m'aviant mise peur sa cavayière...
 « Eh ! qui dessit... ine belle drôlesse qu'o y at !
 - Oh ! que jh'dessis... Moncieu... ah ! »
 Qu'i dit : « Mamzelle, jhe prétendris qu'aneut
 Jh'peurions danser l'quadrille tous deux
 - Oh ! que jh'dessis... Moncieu... ah ! »
 O fut in vrai quadrille thieu là ! ...
 In jhène houme bin houneite à ç'qu'i diziant peurtout...
 Thièques temps pu tard... i vint cheu nous...
 Jh'étis aux champs, tout en filant ma qu'houille
 Jh'le vouéyis qui s'en'nait, en longheant l'champ d' garouille
 Jh'devnis pu roughe !... Mais jh'h'volis pas qu'o s'voèye,
 O m'arait fait trop d'honte... et jh' galopais mes ouèyes...
 « Hep, qu'i fazit, Mamzelle... me vâ !
 - Oh ! que jh'fazis... Moncieu... ah ! »
 Quand i s'approchit d'moè, jh'créyis de d'venir folle...
 Peurtant jh'tenis mes cils fisqués dessus la sol.
 I m'fazit sarviteur, m'demandit l'portement,
 Peu... i s'en fut causer à mon p'pa et ma m'man...

Qui dit : « Moun'onk'ye a t-in champ près d'ithyi
 Et jh'seu soun héritier... o vous fait-ou piaisit ?
 - Oh ! qu' jh' répounis, Moncieu... ah ! »
 Jh'pensis qu'i l'était bin futé thieu gâs.
 Ine jhômée i dessit : « Peur ine boune ménaghère
 Vous n'en eites ine, Mamzelle ; Ham ! i fra t'ine affaire
 Thieu là qui vous z'ara.
 - Oh ! que jh'dessis, Moncieu... ah ! »
 Jh'm'en fus quéri de l'ève... i s'en vint m'ajhider
 Et jh'restions près d'thieu puits en nous t'nant peur les dets...
 « Si vous v'lez t'in mari, jh'seu là... Mamzelle Irma.
 - Oh !... M'sieu Natole... ah ! »
 Le soèr d'nos accordailles, i dit : « Jh'veux vous biser
 Zou parmeuttrez-vous pas ? Saquez-vous tout cont'moè. »
 Qu'é-tou qu'a répounit la grand'mère à thieu cot ?
 A répounit seul'ment : « Aaah... » et « Ooooh !!! »
 Voué... nos grands-mères z'étiant point folles.
 Peur sûr, o faut pas tant d'paroles
 Aux amoureux peur se dire qui s'aimant !
 Et vos vieux z'avant fait avant vous... mes enfants !!!



Coument jh'ai l'oyut in grand père.

Dessin de Max Dunesme

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Français

Patois

Blaud	Ver (dans le fruit). Voir Belin ou beurlin
Bobiâ	Nigaud, niais
Bonne	Borne (de géomètre), limite. D'où abonnement (Musset)
Borajhie	Impûreté, déchet
Bordaque	Huître (péjoratif)
Boughette ou boujhette	Petit sac, poche, bourse. A donné le mot budget, après un passage chez les anglais
Bounigher	Se livrer à des petits travaux
Bouquer	Bouder
Bourgandin ou bourgandien	Bohémien. Voir Beurdindin
Bourgeois	Surnom donné au cochon (on l'appelle aussi Peurzident ou Noble). C'est dire l'admiration des paysans pour le goret (sauf vout' raspet). Faire un assassin c'est "tuer le goret"
Bourgnon	Piège souvent en osier pour attraper du poisson dans la rivière
Bourolle	Bosse, excroissance
Bouzine	Piège. Coum' in chafouin dans n'ine bouzine : expression saintongeaise, littéralement comme une fouine dans un piège
Brâmer	Pleurer, crier
Bran	Son (pour nourrir un animal)
Breumer (ou bromer)	Beugler
Bronzer	Déborder, en parlant d'un liquide. La fontaine romaine de Vénérand était autrefois appelée "Font dau Bron"
Buffer	Souffler
Bufion	Avouère le bufion : avoir le souffle coupé
Bujhée	Lessive
Bujhour	Grand récipient de terre cuite qui servait à "couler" la lessive (la bujhée). Beaucoup étaient fabriqués au village des Bujoliers, dans la commune de Saint-Césaire
Burot	Vide, creux
Burre	Beurre
Buzoter	Perdre son temps à des riens
Buzotiâ	Qui travaille lentement, paresseux
Cabourne	Creux
Cafourche	Branche fourchue
Cagnarder	Paresser
Cagouet	Nuque
Calâ	Noix, crâne
Câlin	Malhonnête
Canet	Canard
Capi (se)	Se cacher, se blottir
Carciner	Brûler, calciner. Carciner les sangs : se tourmenter
Carmer	Calmer
Carrer (se)	Se cabrer
Cartagher	Partager, diviser en quarts
Cassotte	Sorte de casserole à puiser de l'eau, munie d'un manche creux
Caunit	Honteux
Catin	Poupée
Cémentière	Cimetière (souvent écrit au pluriel : cémentières)
Chabarraghe	Verbiage, long discours

La mouéssouneuse-batteuse Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

C'est dans un vieux « Subiet » du 15 juillet 1954 que j'ai trouvé cette histoire en patois sous le titre « Les bavouanghes d'in çartain Gueurnon ». C'était l'époque de l'arrivée des moissonneuses-batteuses, ce qui allait entraîner la disparition de tout le folklore lié au battage à la machine.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Enfin, o faut que jh' vous zou dise : thiellés foutues moudarnités, les ghens ne voulant pu bate à la machine. Ç'i parait qu' les nouviàs enghins d' noute siéc' sont des mouéssouneuses-batteuses, qu'i disant. ç'i parait qu'o cope le grain et l' bat tout à la foués, et coume o décit ma beurgheouèse :

« Creis-tu qu'o lé-t-ine affaire, pu besoin d' naurri tous thiellés gars thi fazant qu' tirer au thiu, toute la meuriennée, et dame ! peur bouère, i s'pousant là ... Et mangher, dont ? ».

Otou jh'allis consurter in d' thiés enterpoumeurs de thielle affaire, zi d' mander ses conditions, et ma foués, tout compte fait, o m' fasit rethiuler ! Ah ! moun émit, quel tarif !

« Qu'i s' fasant dont pas d' mauvais sang, que jh' décis coume thieu à ma patronne, jhe vas leu foute le cot à ma façon ».

Et coume jhe ne seus pas de thiellés thi s' laissant em...bouéter l'pas, jh'allis tout drét chein in feurailour de la réghion - in brave houme s'o n'en a t'in – et jhe zi aspyique moun indisposition.

- Hé bein qu'o fasit l'houme in cot mon sarment terminé, jh' l'ai vout' affaire : tous les modèles et toutes les marques ... et anveuc in manchon peur rajhuster les parties ; vous verrez !

- Les parties ? fasis-jh'y tout étouné.

- Voué, vous frez, anveuc de l'émaghination, tout c'que vous veudrez, quoué !

Jhe fouille de mon meux, et amprès ine boune jhornee trouès-quarts, jhe trouvis enfin tout ce qu'o m' foulait ; o vous r'peursante, peur vous douner ine idée, in grand pien gamion esmi-r'moque charghé à bronzer peurtout.

Enfin, brèvte, rendu chein moué anveuc thieu l'attirail, jhe m' seus mis en état d' fabriquer thielle machine. Ma machine !

Mais, créyez-vous d'hasard que jh'ai pouyu travailler tranquille ? Non point ! Jh'ai t-oyut peur coumencer la visite dau baron de Vermont, houme sensé, ma foués, et thi s'intarresse à la mincanique : il est, à ç' qui disant, acciounaire su la machine dau fil-à-coper-l'beurre-de-bique.

Amprès l' baron, o fut l' vouésin Jhabosec thi, li, reun zi échappe et dame, anveuc thiellés deux êtes reun ne pouvait passer inapeurçu. Otou, a-t-o foulu que jhe leu fournisse des aspyiqu'ments.

« Et ihuellés eng'maghes ?... Et thiellés s'coueurs ?... Et thiellés raballeurs ?... »

Jh'avis assez d' réponde à n'in qu'o l'était peur des multiplycations, et à l'aute quo l'était peur reteni les miches.

- Les miches, coument thieu ?

- Et voué, m'n' émit ! Ma machine à moué : a cope, a bat' et a fait l' pain ... et dinfie toute conthiurence !..

Hé bein! créyez-zou si vous veulez, huit jhors amprès, Jhabosec était encouère goule-bée au min-me endreit !

LA MOTTE EN SCÈNE

DISTILLATEUR DE CULTURE DEPUIS 2008 !



<p>OCTOBRE 2020</p> <p>SEMAINE BLEUE LANCEMENT DE SAISON !</p> <p>MER. 07/10 • 14H00 Journée jeux</p> <p>SAM. 10/10 • DÈS 12H00 Pique Nique + Déambulation + Chez Betty - Cie Coup de Vent</p> <p>DIM. 11/10 • 15H00 Théâtre Patoisant de Haimps</p>	<p>DÉCEMBRE 2020</p> <p>FESTIVAL MOTTE & MARMAILLES</p> <p>SAM. 19/12 • 18H00 The Wackids - Back to the 90's</p> <p>MAR. 22/12 • 18H00 The Crazy Mozart - Nino Costrini</p>	<p>FÉVRIER 2021</p> <p>SEMAINE DANSE URBAINE</p> <p>SAM. 27/02 • 14H00 Atelier hip-hop</p> <p>SAM. 27/02 • 20H30 Sous le poids des plumes Cie Pyramid</p>	<p>MAI 2021</p> <p>UN CLOWN DANS L'ASSIETTE HUMOUR & GASTRONOMIE</p> <p>SAM. 22/05 • DÈS 17H00 Les Frères Jacquard La Jacquaravane Rosemonde - Cie du Vide Ukestock Street Orchestra Ukulélé Klub</p> <p>Foodtrucks & gastronomie du monde • Atelier de cirque village associatif</p>
<p>NOVEMBRE 2020</p> <p>SEMAINE DU HANDICAP</p> <p>SAM. 07/11 • 11H00 Poulette Crevette Cie La Baleine Cargo</p> <p>SAM. 07/11 • 16H00 Ma Montagne Cie La Baleine Cargo Consensus au Village Foyer occupationnel de Matha, La Passerelle</p>	<p>JANVIER 2021</p> <p>SEMAINE DE LA BD</p> <p>VEN. 29/01 • 19H00 Totorro & Friend Ciné-BD-Concert Fabcaro</p>	<p>MARS 2021</p> <p>LE PRINTEMPS DES POÈTES LE DÉSIR</p> <p>MAR. 23/03 • 19H00 Invite-moi Cie Pyramid</p> <p>SAM. 27/03 • 20H30 iSi et Là Cie I.Si</p>	<p>JUIN 2021</p> <p>FESTIVAL LA MOTTE EN SCÈNE</p> <p>VEN. 18/06 • 18H00 Gaëtan Henrion accompagné de l'Orchestre Symphonique des Vals de Saintonge et la chorale du collège Baluchon + Tête d'affiche à venir</p> <p>SAM. 19/06 • 18H00 Transbal Express Fanfare PVC + programmation à venir</p>

Nos lecteurs nous écrivent Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Plusieurs lecteurs nous remercient de leur proposer dans notre journal des articles variés et de qualité. Un petit bonjour à Maud Dinand, une nouvelle lectrice qui nous écrit depuis New-York :

« Merci beaucoup pour vos réponses. Je viens de mettre un "Like" sur la page Facebook. Je ne suis pas patoisante mais mon grand-père paternel était de Plaimpoint a côté de St Jean d'Angély (j'avais également de la famille a Burie) et j'ai eu la chance, toute petite, de rencontrer Goulebenéze grâce a mon père qui était journaliste. Parmi mes trésors, je possède, une copie de La Mérine à Nastasie (1930) ainsi qu'une copie du programme du Tréteau Charentais (Henry Crigent présente) avec Goulebenéze dans le rôle de Cadet Bitounâ et Odette Comandon dans le rôle de Nastasie ».

Un lecteur nous demande si nous avons prévu de faire un article sur le cognac. Je rappelle qu'o-l'a déjà été fait, et je renvoie au Boutillon n° 40 de mars-avril 2015. Voici le film réalisé par notre webmaster, avec la complicité de Bernard Bégaud, un viticulteur de Villars les Bois :

Cliquez : <https://journalboutillon.com/2015/01/26/le-cycle-de-fabrication-du-cognac/>

Enfin, un autre lecteur m'interroge directement :

« J'ai lu, dit-il, dans la page de discussion internet « J'aime le patois saintongeais », que vous vous opposez à la diffusion de textes de votre grand-père Goulebenéze sans votre accord. Pour quelle raison ? »

La page Facebook « J'aime le patois saintongeais » est intéressante car elle poursuit le même but que le Boutillon : la sauvegarde de notre langue saintongaise. Mais notre journal y est « interdit de séjour », sans qu'on en connaisse les raisons.

Celui qui fait courir ce bruit ne connaît rien à l'affaire, et ce n'est pas la première fois qu'il fait paraître des fausses informations à mon sujet. Je n'ai jamais interdit à quiconque d'utiliser les textes de Goulebenéze. Ceux qui possèdent le livre « Goulebenéze le Charentais par excellence » (éditions du Croît vif) peuvent piocher dans presque 400 écrits du grand Saintongeais. Par ailleurs, il existe six Boutillons spéciaux qui lui sont consacrés, que vous pouvez consulter sur notre site, dans lesquels il existe des textes qui étaient inédits.

Alors, ne croyez pas *thieû sot thyi s' cré fin*. Piochez sans modération, lisez à haute voix, diffusez, faites connaître les textes. Pour cela, vous n'avez pas besoin de mon accord.

La seule chose que je demande, c'est d'être informé au préalable si l'on veut écrire sur Goulebenéze, ce qui me paraît une chose normale. Mais pour la diffusion de ses textes, aucun problème.

A propos du Boutillon n° 72

Le dessin de Jean-Claude Lucazeau, dans le dernier Boutillon, montrant des anglaises prenant un bain de soleil en s'enduisant de crème (crème anglaise ...) fut très apprécié.

La page de **lexique saintongeais-français** suscite également des commentaires intéressants. Je cite, à titre d'exemple, la remarque de Jean Lamiraud, le frère de Jhoël du Kétoukolé :

*« Je suis ravi de trouver enfin dans un glossaire saintongeais le mot beurdindin. Nous, gamins, à la Chapelle-Bâton, on prononçait plutôt "bordindin" mais peu importe car ce mot, dans le satané glossaire prétendument poitevin-saintongeais, il n'y est même pas. Preuve s'il en est une nouvelle fois que ce sont bien deux langues différentes. Pour le ver dans un fruit, vous dites belin. Moi, j'ai toujours entendu parler des belots dans les cerises. Quant à beurmoncio, je crois qu'il n'est pas uniquement saintongeais car notre grand-mère paternelle (St-Pierre d'Amilly, donc Aunis) pour ôter avec le manche de sa cuillère un moucheron tombé dans son verre, disait en "tordant la goule" : Bomoncio, thieu mussé !
Merci de continuer de nous rappeler des mots de notre enfance ».*

Jean-Jacques Bonnin est également ravi de noter tous ces mots du vocabulaire :

*« J'ai encore découvert de nouveaux mots. Et quelques précisions :
Belughée = grande quantité. Je connaissais ce mot comme verbe signifiant « remuer de façon gênante et désordonnée » : As-tu bintôt fini d' beluger, grand sot !
Berchouse = beaucoup, employé comme féminin de beurchut : « les petites filles au cours préparatoire sont souvent beurchouses. »
Beurlin ou belin belot : bélier ou asticot : des cerises belounées (souvent les cœurs de pigeon).
Je ne sais si ça vient de là, cette analogie bélier-asticot, mais j'ai remarqué qu'une troupe de moutons évoque parfois une « réunion d'asticots ».
Binetu plus spécialement bergeronnette. Des personnes à l'imagination fertile pensent que l'on demande à la bergeronnette (ou hochequeue gris) si elle est entrain de biner (ses joutes par exemple) ».*

C'est grâce à tous ceux qui collaborent à notre journal que nous maintenons la qualité : pour moi, c'est essentiel si l'on veut conserver nos lecteurs. Quant au lexique, je rappelle qu'il n'est pas exhaustif. J'ai choisi d'y faire figurer les mots les plus courants, et j'ai pu en oublier. N'hésitez pas à me le signaler.

La chanson de Goulebenéze sur les « citoyens du monde » a surpris beaucoup d'entre vous. Michel Adam, Président de l'association Antenne Nature Loisirs Patrimoine (ANLP) nous dit :

Bonjour Pierre, voilà un second point commun entre Jean Monnet et Goulebenéze : citoyens du monde.

Et Jean-Jacques Bonnin ajoute :

C'est vrai que ça ressemble pas mal à l'Internationale, surtout au début. J'avais admiré le bel engagement de Gary Davis, qui malheureusement n'a pas été suivi par les puissances internationales.

Les **histoires de Pierre Dumousseau** sont très appréciées :

« On ne s'en lasse pas ! nous dit Jean-Jacques Bonnin. J'admire toujours autant la virtuosité du violoniste (ou violoneux ?), son style me rappelle les musiciens québécois turlutant (honne soit qui mal y pense) ou cajuns, il aurait du succès dans un « faitdodo » ».

Certains lecteurs estiment que cette vidéo sur « Libertins libertines » « tremblotte » un peu. Ils ont raison, c'est moi qui l'ai réalisée en l'absence du webmaster qui, il faut le reconnaître, a plus de talent que moi en la matière.

J'ai reçu un message de **Jacques-Edmond Machefert**, qui vient d'obtenir le prix Madeleine Labryère, à l'Académie de Saintonge, pour son ouvrage « Saintes Frayeurs » :

« Merci beaucoup de me faire une aussi belle place dans le Boutillon. Voilà qui va faire patienter un peu mon « fan's club ». Le manuscrit de mon prochain bouquin est pratiquement prêt à être présenté à l'éditeur. Pour la première fois, j'ai bénéficié du concours de 2 relectrices, et je suis occupé à tenir compte de leurs suggestions qui me semblent intéressantes. Elles m'ont surtout rassuré sur mon travail qui les a emballées. Mais elles sont peut-être trop bienveillantes... Je suis néanmoins optimiste pour la suite ».

Nous attendons la parution de ton prochain livre, Jacques. Et pour ceux qui n'ont pas encore lu « Saintes Frayeurs », je rappelle l'interview que nous avons eue avec l'auteur pour le Boutillon n° 65 :

Saintes Frayeurs

Un jardin Zen pour méditer de Jean-Yves Porcheron. Commentaire de Jean-Jacques Bonnin :

« Ce jardin m'a rappelé, les massifs moins authentiquement zen qui se trouvaient devant le bâtiment de notre compagnie. Le capitaine y avait fait planter des dahlias entourés de plates bandes de sable, où une corvée dessinait au râteau tous les matins de beaux entrelacs. J'étais toujours volontaire pour cette corvée, que j'accomplissais avec plaisir ».

À propos de Charles de Broglie, marquis de Ruffec, Jean-Jacques Bonnin nous écrit :

« J'ai fait connaissance de Gérard Fresser par votre entremise, grâce au Boutillon, nous avons l'occasion d'échanger des documents, en particulier à propos de la Route des Tonneaux et des Canons, qu'emprunte en partie la « flow vélo », présentée dans un reportage il y a quelques semaines au journal de la « 2 », mais où il n'a pas été dit un mot de cette route des Tonneaux et des Canons.

J'ai lu moi aussi avec un grand intérêt la trilogie de Gilles Perrault, « Le secret du roi ».

*A propos de la prononciation de **Broglie**. De façon courante on prononce à l'italienne « breuil ».*

*Comme tout le monde ne connaît pas forcément cette prononciation, l'arrêt Broglie, du tram de Strasbourg est prononcé par la « voie qui annonce les stations » **brogli** et non « breuil »... ».*

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>